

Service Public de Programmation  
Intégration Sociale, Lutte contre la pauvreté et Economie sociale

## **Recherche-Action concernant la mise en place et le suivi de marches exploratoires.**

Rapport final de la recherche-action concernant la mise en place et le suivi de  
marches exploratoires dans 6 villes/communes belges.

Décembre 2006

Centre de Recherche Urbaine  
Institut de Sociologie  
**Université Libre de Bruxelles**

## TABLES DES MATIERES

<b>- INTRODUCTION</b>	<b>3</b>
<b>- PARTIE 1-VILLE MULTIPLE ET DYNAMIQUE: UNE INVITATION À EXPLORER</b>	<b>5</b>
1. La ville vécue	5
2. La ville en situations.	5
3. L'accessibilité des situations urbaines.	7
4. L'accessibilité urbaine envisagée à travers le prisme du genre.	8
<b>- PARTIE 2 – LA DÉMARCHE D'EXPLORATION: NAISSANCE D'UNE DESCRIPTION POLYPHONIQUE DE LA VILLE</b>	<b>10</b>
1. L'exploration de situations urbaines.	10
2. Les particularités d'une approche collective et ambulante.	
3. La trame de l'exploration : observer, comprendre et évaluer.	
4. Accessibilité, genre et temps en voie d'exploration.	14
<b>- PARTIE 3 - LES DIMENSIONS POLITIQUES DE LA DÉMARCHE D'EXPLORATION</b>	<b>16</b>
<b>-PARTIE 4 - COMPTE-RENDU DES EXPÉRIENCES</b>	<b>19</b>
1. Des marches expérimentales: une expérience hybride	19
2. Les marches, site par site (bilan)	21
3. Approche comparative axée sur la question du genre	49
4. Recommandations des chercheurs sur la méthode	51
<b>- CONCLUSIONS &amp; OUVERTURES</b>	<b>53</b>
<b>– Cahier méthodologique : la ville au fil des pas, les marches d'exploration urbaine</b> Mise en place et suivi de marches d'exploration dans six villes/communes belges	

## Introduction

L'urbanisation galopante des modes de vie, les processus de métropolisation, l'émergence de réseaux de villes mondialement connectées sont parmi les phénomènes actuels qui placent les problématiques urbaines au premier rang des préoccupations politiques nationales et internationales.

De nombreuses analyses statistiques et cartographiques nourrissent la connaissance de ces villes «vues-du-dessus». Mais on manque d'outils permettant aux acteurs politiques une compréhension plus qualitative de la ville, l'envisageant telle qu'elle est perçue, vécue, ressentie par ceux qui la traversent et l'occupent. Cette connaissance, plus terre-à-terre, aux prises avec la complexité du quotidien, fait encore souvent défaut aux acteurs amenés à intervenir sur la ville. Ceux-ci en gardent alors une vision simplifiée, désincarnée, découpée selon des catégories spatiales et sociales strictes qui n'ont que peu à voir avec les perceptions et conceptions nourries par ceux qui y vivent, l'arpentent au jour le jour.

Commanditée par Mr. le représentant de la Politique Fédérale des Grandes Villes, cette recherche-action poursuivait l'objectif de concevoir un outil méthodologique à destination d'acteurs qui, à diverses échelles, interviennent sur la ville. Comme inscrit au cahier des charges, il s'agissait pour les chercheurs de fabriquer un outil permettant de *dresser une évaluation critique de l'environnement urbain au niveau local* en tenant compte de la *façon dont la ville est conçue et «utilisée»* [1] par ceux qui la vivent. Un outil sensé produire, lors d'une marche collective dans certains coins de villes, une connaissance du «local» qui s'ancre dans l'expérience qu'en ont des usagers ordinaires. Celle-ci devait tenir compte de deux dimensions: l'épaisseur temporelle des espaces traversés et le **genre**, c'est-à-dire les différences dans les vécus masculins et féminins de la ville évalués non pas «en général» et sur base de critères absolus mais considérant les enjeux de genre indiqués par l'observation attentive stimulée lors des marches.

La méthode d'exploration s'inspire d'outils du même type, qu'il s'agisse de dispositifs de participation citoyenne ou de méthodes qualitatives conçues dans le cadre de recherches. C'est le cas, par exemple, des marches exploratoires des femmes, des parcours commentés ou encore des dérives situationnistes.

Tout au long de cette année d'expérimentation, s'est constituée une méthodologie reposant sur une approche particulière de la ville. L'assise théorique de l'outil différencie la démarche d'exploration qui est proposée ici des «marches exploratoires» conçues et développées au Canada. De façon à ne pas confondre ces deux méthodes d'exploration urbaine, il était important de les distinguer au niveau de leurs appellations. C'est pour cette raison que l'outil construit dans le cadre de cette recherche-action a pour nom, non pas «marche exploratoire» mais «démarche d'exploration urbaine».

Le rapport final présente le fruit d'une année d'investigations et d'expériences. Plusieurs promenades collectives ont été menées avec des groupes d'usagers de 12 sites identifiés dans 6 villes / communes belges: Anvers, Charleroi, Gand, Mons, Molenbeek-Saint-Jean et Saint Gilles. Nous rappelons ici les fondements épistémologiques de la méthode, présentons un compte rendu des expériences menées dans les villes/communes belges et évaluons de manière critique la méthode que nous avons mise sur pied. Enfin, nous livrons le «cahier méthodologique», manuel qui guide toute personne / collectif désirant mettre en place un processus d'exploration.

Cette recherche a reçu l'appui d'un comité d'accompagnement composé des personnes suivantes:

- Balcers Irène (Conseil des femmes francophones de Belgique, Commissaire de police, zone de police Uccle - Watermael-Boitsfort - Auderghem);
- Dubois Jean-Marc (Administration de la Politique des Grandes Villes)
- Es-Safi Latifa (Politique des Grandes Villes - Liège)
- Feld Noémie (Cabinet du Ministre Dupont)
- Goffinet Françoise (Institut pour l'Égalité des femmes et des hommes)

- Laschet Stéphanie (Politique des Grandes Villes - Liège)
- Lambin Pascale (Administration de la Politique des Grandes Villes)
- Luyten Ria (Nederlandstalige Vrouwenraad)
- Peeters Philippe (Cellule Égalité des chances – Région Wallonne)
- Pungu Gratia (Administration des Pouvoirs locaux du Ministère de la Région Bruxelles-Capitale, Égalité hommes-femmes)

Qu'ils soient ici remerciés pour leur disponibilité et leurs stimulantes réflexions.

Le rapport est composé de quatre parties. Le cahier méthodologique se trouve en fin de rapport.

**La PARTIE 1** (Ville multiple et dynamique: une invitation à explorer) présente les points d'ancrage théorique sur lesquels repose la définition de la ville dans le cadre de cette recherche-action. Elle introduit un concept essentiel de la démarche d'exploration urbaine; celui de situation urbaine. Celui-ci est mobilisé afin d'appréhender la ville dans toute sa complexité et son dynamisme. Ensuite, elle définit le point focal sur lequel la démarche d'exploration fixe son attention. Celle-ci se penche sur l'expérience de l'accessibilité – l'accessibilité vécue à un moment donné, celle d'une situation urbaine particulière. L'accessibilité est appréhendée dans sa fragilité, toujours prise dans l'instant, au moment où elle s'actualise. La notion d'accessibilité est développée dans cette partie. Et elle est mise en relation avec la notion de genre, puisque le processus de marche explore plus spécifiquement les situations qui différencient hommes et femmes sur la question de l'accessibilité.

**La PARTIE 2** (La démarche d'exploration urbaine: naissance d'une description polyphonique)

Le premier point de cette partie présente les grandes lignes de la démarche d'exploration urbaine: ce qu'elle cherche à faire et sa méthode. Un deuxième point expose les deux dimensions méthodologiques principales de la démarche: une méthode ambulante et en groupe. Le troisième point expose le déroulement concret de la démarche, étape par étape. Le quatrième point explicite la manière dont l'accessibilité est saisie et évaluée en situation de marche, précise la façon d'appréhender l'expérience de l'accessibilité en fonction du genre, et donne des éléments de méthode pour incorporer la variabilité temporelle des situations urbaines dans la phase d'observation.

**La PARTIE 3** (La dimension politique de la démarche d'exploration urbaine)

Cette partie inscrit la démarche d'exploration urbaine dans le champ politique d'intervention urbaine. Elle définit les apports et l'utilité politique de la démarche.

**La PARTIE 4** (Compte rendu des expériences)

Cette partie est consacrée aux marches expérimentales menées dans 6 villes et communes belges à partir desquelles la démarche d'exploration urbaine s'est constituée.

Le premier point rappelle le contexte d'expérimentation dans lequel ces marches se sont réalisées. Il se doit d'être précisé afin d'évaluer convenablement le statut et la portée des résultats issus de ces marches. En effet, il s'agit de marches pilotes. Elles précèdent l'existence de l'outil et ont contribué à le concevoir. Le deuxième point, quant à lui, fait état des résultats de ces marches en les présentant secteur par secteur. Le troisième point formule les recommandations des chercheurs sur l'utilisation de la méthode. Un quatrième point propose une approche comparative de situations urbaines axée sur la question du genre.

Le rapport se conclut en retraçant le fil de l'expérience, celle de la construction d'une démarche d'exploration. La conclusion rappelle les grands traits d'une approche sensible de l'accessibilité de situation urbaine. Elle met en exergue les caractéristiques de la démarche d'exploration urbaine qui en font un outil d'aide à la décision.

## **PARTIE 1**

### **Ville multiple et dynamique: une invitation à explorer**

#### **1. La ville vécue**

Appréhender la ville sans la mettre à distance, l'observer au raz du sol et au fil des pas, voilà le travail de nombreux chercheurs (monographies locales, études de cas, ...) et professionnels de la ville (éducateurs, animateurs, agents de prévention...). Tel est aussi l'exercice quotidien et routinier des passants, femmes et hommes de la rue, appartenant à divers «mondes», qui circulent, se croisent, se rencontrent dans la ville et, en permanence, en décodent, comprennent et interprètent les significations. Les citoyens connaissent les secrets intimes de la ville, ils s'insèrent dans ses différents rythmes. Ils savent pourquoi ils disqualifient ou non un certain cheminement. Ils éprouvent une panoplie d'émotions, ils s'accommodent des codes et régulations en vigueur (feux de signalisation, ramassage de déchets, heures d'ouverture d'écoles ou de magasins, ...). Ils sont exposés à d'innombrables stimulations sensorielles. Leurs analyses, réalisées de manière circonspecte ou machinale, sont donc particulièrement précieuses. Elles montrent la richesse et la complexité des rapports qui se nouent entre les personnes et leur environnement social et matériel. Y être attentif, c'est dépasser l'apparente banalité du quotidien, interroger les évidences.

#### **2. La ville en situations**

Envisagée sous l'angle des expériences quotidiennes, la ville perd vite son unité ou sa stabilité apparentes: elle se montre dans toute sa complexité. Par l'hétérogénéité de ses composantes (humaines, matérielles, symboliques), des agencements entre ces composantes ou des points de vue depuis lesquels on la regarde, elle montre sa nature *multiple*. Par son instabilité, ses changements et transformations permanentes, elle montre sa nature changeante, dynamique. Telle est la ville que nous racontent les marcheurs, telle est aussi celle sur laquelle les acteurs politiques sont amenés à intervenir.

Dès lors, il devient difficile, voire intenable, de parler d'espaces urbains ou de pratiques urbaines sans préciser le contexte dans lequel ils s'actualisent, le moment que l'on considère ou le point de vue qu'on leur impose. Le concept de **situations urbaines** désigne ces multiples configurations singulières et fluides de *contextes* (spatiaux et temporels) et de *présences* (humaines et non humaines, pratiques et relations sociales, points de vue) qui constituent la réalité urbaine vécue.

En considérant la réalité urbaine en terme de «situations», on appréhende la ville dans toute sa complexité et son dynamisme. Cette vision rompt avec la partition classique de l'espace et du temps envisagés comme entités distinctes et complémentaires pour les réunir dans un seul et même concept. Les espaces-temps ne sont alors pas considérés comme des «boîtes vides qui accueilleraient des usages et des interactions: on considère qu'ils sont à la fois des produits sociaux et des éléments constitutifs des rapports sociaux. La notion de situation urbaine permet de saisir toute la complexité de cette combinaison.

Détailler la nature multiple et dynamique de la ville considérée en termes de situations urbaines ne signifie pas sous-estimer l'existence de schémas récurrents, de structures persistantes, de manières d'être ou de faire partagées parmi différents occupants de la ville. Il s'agit d'analyser ces aspects de la vie urbaine qui se concrétisent et s'actualisent à travers des expériences singulières, qui, elles, sont toujours situées aussi bien dans l'espace que dans le temps.

**La ville multiple:** la multiplicité des situations urbaines peut être approchée depuis plusieurs angles :

##### I. Les facteurs physiques et sociaux

Les situations urbaines sont hautement différenciées par les aspects physiques, matériels ou sensoriels de leurs contextes, aussi bien que par les relations sociales, les façons d'agir et d'interagir qui s'y observent.

- En ce qui concerne l'aspect physique, on peut penser à la structuration des espaces urbains (chemins, axes, places, nœuds, passages, sous-espaces, etc.), aux infrastructures (bâtiments, immobilier urbain, objets, etc.), à la sensorialité (éclairage, manipulations de température, aspects olfactifs ou sonores, etc.) ou encore à l'état, la fonctionnalité ou la praticabilité des espaces urbains.
- Au niveau social, il s'agit par exemple des formes de partage des espaces, de types d'interactions entre différents usagers, de codes ou règles d'occupation. Ces éléments font qu'une atmosphère propre émane de chaque quartier d'une ville, de chacune de ses rues, de ses parcs ou de ses stations de métro, voire de chacun de ses bancs publics. Qui n'a jamais eu la sensation de passer dans 'un autre monde' par le simple fait de tourner le coin d'une rue, de passer un pont, de traverser une place? Cette atmosphère ne sera pas ressentie de la même manière par chaque citoyen, ou à tout moment donné: elle va varier selon la situation urbaine considérée.

## II. L'épaisseur temporelle

Une multitude de facteurs temporels façonne les situations urbaines et modulent leur régulation. On peut par exemple dissocier:

- Les rythmes: des rythmes d'origines diverses marquent les situations urbaines, se renforcent ou se tempèrent mutuellement et font que ces situations ne sont pas ressenties de la même manière à tout instant. Il s'agit d'abord de *rythmes naturels* (mouvements diurne, saisonnier ou aléatoire, ...) comme le lever du soleil et le coucher du soleil, le jour et la nuit, la présence d'ombre, les conditions météorologiques, les variations de luminosité, etc.

Il s'agit ensuite de *rythmes individuels et collectifs*, qui concernent les présences et les co-présences de citoyens dans des situations urbaines. Ces rythmes sont de manière variable liés aux divers schémas temporels institutionnels (trajet domicile-lieu de travail, heures des séances de spectacles culturels, moments de nettoyage de rue, ...) ou à des activités/événements uniques ou récurrents. Ils sont plus ou moins réguliers ou ponctuels (le marché, l'heure de la prière, les spectacles publics, un incendie, un accident de route, ...).

On ajoutera les *rythmes sensoriels*. Il s'agit d'impulsions sensorielles avec lesquelles les citoyens sont plus ou moins familiers qui les stimulent de manière plus ou moins récurrente : le murmure des foules, le bruit des avions, les odeurs d'un restaurant, le parfum de passants, le chant d'oiseaux, la cloche de l'église, l'odeur de terre après une nuit pluvieuse, celle des fleurs, ...

- La dimension historique: la ville d'hier n'est plus celle d'aujourd'hui, mais elle n'en est pas absente: le passé urbain peut être physiquement observable (monuments, noms de rue, couches de matériaux, traces, morphologie, cimetière, etc.) ou bien rester invisible tout en restant présent (légendes, mémoires, représentations photographiques, témoignages, etc.). De la même façon, le futur peut jaillir sur l'expérience des situations urbaines (annonces dans la rue pour des événements, des projets d'aménagements prévus, des préparations et des anticipations divers, etc.).

## III. Les points de vue

En interrogeant la ville telle qu'elle est vécue, on entre dans une dimension forcément subjective du rapport à la ville. On ne vit, «sent» ou perçoit pas les mêmes choses selon que l'on est enfant, ado, adulte, femme ou homme, grand ou petit, selon son origine, sa familiarité avec les espaces parcourus, selon qu'on est myope, presbyte ou aveugle, claustrophobe, selon son histoire, son parcours, les souvenirs qu'on nourrit d'un lieu, les rumeurs qu'on en a saisies, ... Les situations urbaines varient donc en fonction des multiples perspectives qu'on leur impose: chaque citoyen développe des routines et des pratiques urbaines et se fait une idée imaginaire de la ville qu'elle/il habite ou traverse. Chaque individu développe ses propres perceptions, modes d'utilisation ou attentes par rapport aux situations urbaines qui le concernent. Des différenciations au niveau des modes de vie, du genre, de l'âge, de l'histoire personnelle, des références culturelles, aussi bien qu'au niveau des figures d'occupation (habitant, passant, touriste, commerçant, etc.) se construisent à travers des situations urbaines multiples, tout en marquant la singularité de ces situations. Chaque citoyen est aussi caractérisé par des paramètres temporels, tels que sa biographie, son âge, ses souvenirs, ses rythmes corporels, les rythmes individuels et sociaux dans lesquels elle/il s'insère, etc.

## La ville dynamique

La ville vécue est non seulement multiple; elle est aussi dynamique. Elle n'est pas donnée 'une fois pour toutes', mais se (re)construit continuellement, elle s'accomplit dans les pratiques, les habitudes et l'imaginaire de ceux qui l'habitent ou la fréquentent.

Chaque situation urbaine, c'est-à-dire chaque configuration de contextes et de présences, est unique et non reproductible, même si certaines récurrences (au niveau des pratiques, des structures sociales, des normes, des valeurs, des coutumes, etc.) les marquent. La compréhension quotidienne de la ville est un processus instable et précaire de (re)construction de sens, toujours situé dans le vif d'actions et de transactions de toutes sortes et dans le déroulement de séries d'interactions. Chaque expérience urbaine est un événement singulier qui (ré)actualise, improvise, confirme ou transforme certaines manières d'être et de 'faire du sens' en ville.

### 3. L'accessibilité des situations urbaines

«Face à un monde de plus en plus éclaté et multiple, à des univers de plus en plus fragmentés, l'explication scientifique «objective» apparaît toujours impuissante, de sorte que l'urgence, aujourd'hui, serait de décrire le monde, de réapprendre et de réinventer des modalités de description du monde qui ne poursuivent pas l'explication des chaînes causales mais qui offrent une meilleure compréhension et qui réintègrent en force la dimension sensible»[2].

Tel est l'objectif poursuivi par cette recherche. Mais pour décrire cette ville complexe, pour approcher la pluralité et le dynamisme des situations qui lui donnent vie, il faut une question Comment problématiser la ville vécue dans un sens qui intéresse tout à la fois le citoyen et l'acteur politique? Le sociologue Isaac Joseph nous met sur la voie:

«Une rue mais aussi bien une gare, une station de métro, une galerie commerciale ou un parking, en tant qu'ils sont susceptibles d'être accessibles à chacun, se déploient entre les territoires familiers du chez-soi, comme autant d'espaces de rencontres socialement organisées par des rituels d'exposition ou d'évitement qui n'ont que peu de chose à voir avec la convivialité réputée de la vie de quartier et des relations de voisinage. Et parce qu'elle est vécue d'abord comme espacement, espace social régi par la distance, sans présupposer le plus souvent les solidarités et les proximités d'une société d'interconnaissance, la rue est le domaine par excellence des relations sociales entre étrangers.»[3]

La rue, au même titre qu'une galerie commerciale, un terrain vague ou un hall d'entrée d'un immeuble de cité renvoie donc à la notion d'espace public en tant que ces espaces sont supposés «**accessibles**» à chacun[4]. «L'accessibilité, la disponibilité de l'espace public est sa qualité première et fondamentale[5]» ajoute l'auteur. Cette **accessibilité** est **spatiale**, l'espace étant évalué à partir de sa qualité d'espace circulaire, comme un espace de flux. Cette **accessibilité** est aussi **sociale**, tout espace de circulation étant aussi potentiellement espace de communication, de rencontre. L'«étranger» doit pouvoir y trouver sa place.

Le concept d'accessibilité, envisagé de cet angle, se trouve donc à l'interface entre des questions de mobilité (praticabilité, lisibilité) et de socialité (hospitalité).

Cette accessibilité est à **double sens**. Car prendre place dans un espace public, c'est à la fois y accéder et s'y rendre accessible: les conduites réalisées «en public» sont exposées au regard et à la présence de l'autre. Cet autre que définit souvent une forme d'étrangeté, la ville produisant, par excellence, la rencontre entre étrangers.

L'*accessibilité* n'est pas un attribut des espaces qui se décide une fois pour toutes, en amont des usages. Elle ne se décrète pas, elle se réalise. Toujours instable et précaire, l'accessibilité s'actualise et se réactualise constamment dans les pratiques. L'accessibilité, plurielle et dynamique, change selon le moment,

l'événement et diffère selon le point de vue de celui qui la considère, que ce dernier se présente ou soit identifié comme connu / inconnu, accompagné/seul, homme / femme, garçon / fille, enfant / adulte, bienvenu / intrus, .... L'accessibilité se comprend alors comme un attribut attaché aux situations urbaines, et non pas à des espaces ou à des lieux. Ce sont toujours des situations vécues, des contextes particuliers d'actions et d'interactions entre usagers de la ville et un environnement à la fois matériel et social (une atmosphère, une ambiance, un bruit, une altercation, une fête, ...) qui définissent l'accessibilité.

#### **4. L'accessibilité urbaine envisagée à travers le prisme du genre**

Appréhender la construction d'une ville plurielle et dynamique, c'est se confronter à la question de la diversité, de la différence. Nourrir le projet d'une ville «équitable» ne doit pas signifier lisser, neutraliser les différences mais bien les comprendre et intervenir pour éviter l'hégémonie de l'une d'entre elles.

Pour adapter les interventions politiques aux situations urbaines, il faut permettre aux acteurs politiques de considérer ces différences et de comprendre comment elles fonctionnent, d'identifier là où elles posent problème. Dans cette étude, le **genre** est envisagé comme une des catégories socialement construite de la différence dont ces acteurs doivent tenir compte.

### **La ville et les approches de genre**

Les études urbaines se penchent fréquemment sur l'organisation et la structuration des villes en prenant comme point de départ de leur interprétation, des systèmes d'ordre économique: l'organisation de la ville vue depuis les nécessités d'un régime économique particulier (industriel, international et de service, ...), la composition de la ville à partir de logique de spéculation immobilière ou encore la configuration de la ville et ses alentours étant donné les choix résidentiels des ménages et leur pouvoir économique.

À juste titre, J. Coutras signale que cette interprétation économiste dissimule l'importance d'autres phénomènes qui construisent également la ville[6]. Les approches qui relient les processus de construction sociale de la ville et les rapports sociaux de sexe tentent de cerner comment la différenciation des sexes façonne l'urbain. Qu'en est-il justement de la ville se modelant sur base des rapports sociaux entre les sexes, sur base des activités qui distinguent socialement les hommes et les femmes? La division sexuelle du travail qui, traditionnellement, attribue l'espace domestique aux femmes et l'espace public aux hommes, a marqué et continue, dans certains contextes, de marquer la ville. Elle organise et définit des habitudes de fréquentation et d'utilisation des différents espaces de la ville en différenciant les pratiques des hommes et des femmes.

L'accession des femmes au marché du travail n'a certainement pas complètement effacé ce principe sexué d'organisation spatiale de la ville. Les femmes sont proportionnellement plus nombreuses que les hommes à travailler à temps partiel et ce sont elles qui continuent majoritairement à prendre en charge les soins à prodiguer aux personnes dépendantes. De ce fait, elles font un usage de la ville qui se distingue de celui des hommes. Ces différences se marquent au niveau des mobilités notamment, s'agissant des distances parcourues et des créneaux horaires des trajets entre le domicile, le lieu de travail et les institutions scolaires ou les garderies.

Cependant, il s'agit de considérer aussi l'uniformisation des pratiques spatiales masculines et féminines. D'observer le fait que l'espace public se voit au quotidien autant investi par les hommes que par les femmes. En effet, *on ne peut plus conclure que les femmes sont exclues comme il y a une vingtaine d'années, partiellement ou temporairement de certains périmètres urbains*[7]. Ceci étant, que pouvons-nous encore dire concernant l'organisation et la construction sexuée de la ville?

### **Une différence de genre d'un point de vue qualitatif et situé**

Quels sont les lieux, les circonstances et les processus qui créent de la différence entre hommes et femmes dans leurs rapports à la ville?

Il faut noter que cette différence de genre par rapport à la ville ne réside pas uniquement dans les aspects quantifiables qui nous lient aux lieux, à la ville comme la fréquence d'utilisation des services et des



équipements urbains, la durée des trajets ou les motifs d'utilisation des différents lieux. Elle se marque aussi dans la manière qu'ont hommes et femmes de se représenter les espaces, et dans les multiples facteurs qui font qu'ils y prennent place ou non.

Appréhender la question de l'accessibilité sous l'angle du genre, c'est se demander si hommes et femmes maîtrisent de manière semblable ou non les possibilités offertes par la diversité des espaces urbains. Ainsi posée, la question rejoint les réflexions considérant les arrangements sociaux entre les sexes, les règles d'usage et les codes susceptibles de distinguer hommes et femmes dans leurs manières d'accéder aux espaces urbains: la place des uns et des autres, leurs manières de communiquer ou de ne pas communiquer, de s'exclure ou de partager l'espace, de s'en réserver certains ou de s'en voir interdire d'autres.

Ici encore, de telles différences ne sont pas décrétées d'emblée, indépendamment des contextes sociaux qui les font apparaître: les contextes urbains et des rapports concrets à la ville, selon ces théories, contribuent à différencier les sexes. Ces différences ne sont donc pas naturalisées (hommes et femmes comme deux réalités naturellement différentes) mais regardées comme le résultat, toujours provisoire, d'interactions sociales se jouant dans de multiples sphères et impliquant au même titre la ville, la sphère économique, domestique, éducative, politique ...

C'est donc, une fois de plus, *en situation* que se (re)définissent les clivages. L'équilibre entre hommes et femmes, parfois égalitaire, parfois inégalitaire est toujours instable. Cet équilibre tient aux particularités des contextes spatiaux et temporels: des espaces connotés par une présence exclusivement féminine, peuvent, au-delà d'une certaine heure, concentrer une majorité d'hommes. Être invité, accompagné, moduler son attitude, son comportement peut réviser l'accès attendu d'un homme ou d'une femme à un espace. Autrement dit, les rapports différenciés des hommes et des femmes à l'espace urbain, leurs manières d'y accéder s'actualisent, et, dans une certaine mesure, se transforment dans l'expérience vécue.

## **PARTIE 2**

# **La démarche d'exploration: naissance d'une description polyphonique de la ville**

### **1.L'exploration de situations urbaines**

#### **Finalités de la démarche d'exploration**

Le projet de recherche visait la création d'un outil permettant de *dresser une évaluation critique de l'environnement urbain au niveau local afin de corriger, modifier, améliorer celui-ci pour que les habitants puissent s'approprier la ville sans heurts*, tout en tenant compte de *la façon dont la ville est conçue et utilisée*<sup>[8]</sup> par ceux qui la vivent. C'est pour répondre à cette demande qu'a été conçue la «**démarche d'exploration**». Les quelques lignes qui suivent résument le déroulement et les objectifs généraux d'une telle démarche:

**Démarche d'exploration:** processus guidé qui facilite la mise en place d'une série de marches avec un groupe de citoyens.

**Marche d'exploration:** promenade collective animée lors de laquelle un groupe de marcheurs observe, interprète et évalue l'accessibilité de situations urbaines qu'ils connaissent en mettant l'accent sur les différences de genre.

**Description polyphonique:** récit à plusieurs voix, suite de fragments recomposée qui constitue le résultat de la démarche d'exploration et qui est à même d'alimenter des processus de prise de décision au niveau local.

La démarche d'exploration prend comme point de départ la ville vécue décrite dans le chapitre précédent. Les marches produisent une information incarnée sur la construction de l'accessibilité en ville. Cette information est descriptive: elle met en lumière plusieurs éléments et mécanismes, tout comme leurs agencements, sans pour autant prétendre développer des modèles explicatifs.

Ce sont les citoyens qui vont décrire le monde urbain, en partant d'une exploration sensible en situation. Cette démarche confère à ceux qui fréquentent et éprouvent la ville au jour le jour un rôle créateur, révélateur et indicatif. De leurs propos découlent des enjeux qui collent au quotidien et sont en phase avec ce qui se passe réellement sur le terrain.

#### **La démarche d'exploration comme méthode en situation**

La démarche d'exploration rassemble un groupe de marcheurs pour parcourir des coins de la ville qu'ils connaissent en observateurs-experts. Cette méthode utilise la marche, mode ordinaire d'appréhension de la ville pour tenter d'envisager les fragments de la ville tels qu'ils sont effectivement pratiqués et vécus par différents acteurs urbains.

Le fait de marcher en groupe constitue une expérience urbaine singulière en soi. Les situations instaurées et observées lors des marches sont inextricablement liées à ceux qui la définissent, c'est-à-dire à la fois le groupe de marcheurs, en tant que collectif, et les marcheurs pris isolément, en tant que personnes singulières. C'est toute la valeur de cette lecture intersubjective, sensible et «située» de la ville. Toute sa richesse.

Les marches d'exploration urbaine, proches du rapport ordinaire à la ville, s'en distancient également dans le sens où elles cherchent à éclairer et comprendre les conduites banales, le quotidien. Il s'agit d'«étranger le proche» comme le dit joliment F. Deligny<sup>[9]</sup>. En cheminant à travers de multiples situations urbaines, le groupe de marcheurs est attentif à ce qui les structure, à ce qui s'y joue, à la complexité des agencements entre aspects physiques ou sensoriels des espaces, c'est-à-dire aux ambiances aux ressentis, aux pratiques observées, aux souvenirs déclenchés, aux interactions sociales repérées .... L'expérience de marche d'exploration ressemble au quotidien et le bouscule en l'interrogeant.

## 2. Les particularités d'une démarche collective et ambulante

Quels peuvent être les apports spécifiques d'une approche de la ville réalisée en marchant et en groupe ? La dimension ambulante et la dimension collective des marches sont les atouts méthodologiques essentiels de la démarche: elles offrent une prise privilégiée pour aborder la ville du point de vue de sa pluralité et de son dynamisme. Suit le déroulement concret des marches d'exploration, une présentation de sa trame et de ses étapes.

### Une approche ambulante

La démarche d'exploration urbaine s'inscrit dans le sillage des méthodes qui utilisent la marche comme mode d'accès privilégié pour décrire la ville (la méthode des parcours commentés, la reconstruction des itinéraires quotidiens, le flâneur méthodologique.) Si ces méthodes voient dans la marche le moyen de produire une connaissance, elles relèvent parfois de courants théoriques divergents. Dans le cadre de la démarche d'exploration urbaine, la marche est mobilisée parce qu'elle permet d'appréhender l'espace urbain en tant qu'espace vécu, toujours en mouvement et à partir du point de vue de ceux et de celles qui le connaissent.

Un premier apport lié à la marche comme méthode se loge dans l'expérience du ras du sol, la possibilité de changer d'échelle: passer d'une vision panoptique, voyant la ville d'en haut, à celle du piéton et de ses pas, la voyant d'en bas. À travers la marche, des territoires familiers sont explorés en détaillant et en recueillant comme informations ce qui, habituellement, passe à la trappe du regard globalisant. Cette échelle renvoie à ce qui fait signe pour les usagers quotidiens de la ville: les signes matériels et sensoriels. La marche permet de déclencher, de réactiver des éléments de leur quotidien: les significations qu'ils accordent à certains lieux, les représentations ou les analyses qu'ils avancent par rapport à leur environnement, des anecdotes, le récit des parcours qu'ils font habituellement, ...

Un deuxième apport de la marche utilisée comme méthode est de répondre à la nécessité de toujours situer l'observation des espaces parcourus dans un temps d'activité, de réalisation. Autrement dit, il est question ici de parvenir à sortir d'une vision statique de l'espace pensé comme préexistant à toute action. La marche invite à se défaire d'une fragmentation habituelle de l'espace en lieux et en sites connus et reconnus aux limites stables et figées pour les mettre en lien dans un itinéraire et prendre acte des temporalités multiples (les jours de la semaine, les heures de la journée, l'occasionnel et l'habituel ...) qui marquent et structurent de manière différenciée l'espace de la ville.

Un troisième apport a trait aux principes des méthodes en action: la marche permet d'appréhender la réalité «se faisant». Dans cette optique, l'acte de marcher devient une forme d'expérience de l'«émergence», l'expérience d'une ville en perpétuel changement. Ce point de vue a de l'intérêt. Il insiste sur l'importance des usages et des pratiques qui façonnent la ville sous l'effet, notamment, du marcheur qui actualise la réalité spatiale de la ville. Il choisit de passer ou de ne pas passer par la place, de s'asseoir ou de ne pas s'asseoir sur le banc, de traverser ou de ne pas traverser le chemin. Mais il peut aussi contourner les usages attendus, en inventer de nouveaux. La marche acquiert un caractère performatif. Le sociologue M. De Certeau parle du marcheur comme de celui qui transforme en autre chose chaque signifiant spatial *puisque les traverses, les dérives ou improvisations de la marche, privilégient, muent ou délaissent des éléments spatiaux.*

### Une démarche collective

Le processus de construction d'un *discours sur* se donne ici à voir dans une circonstance toute particulière: en situation, en mouvement, comme nous l'avons évoqué plus haut, mais aussi à *plusieurs*.

La communauté urbaine étant, par nature, plurielle, l'espace est toujours susceptible de narrations et de visions multiples[10]. Le sens attribué aux espaces urbains est, par essence, multiple et changeant. Dès lors, il faut risquer, pour observer et comprendre les rapports entre des espaces et des gens, une méthode qui ne contourne pas cette diversité mais s'y confronte. Pour cette raison, la démarche d'exploration urbaine se mène à plusieurs. La dimension collective des marches sert à «illustrer» la nature irrémédiablement polyphonique d'un lieu: elle facilite l'accès à la multiplicité des perspectives à partir desquelles des situations urbaines acquièrent du sens.

Le groupe de marcheurs crée un collectif éphémère relié par une certaine *familiarité* aux espaces à parcourir.

Sa composition ne repose pas sur des catégories d'acteurs figées (habitants, groupes distincts d'usagers, opérateurs, jeunes, femmes, ...) identifiées par «étalonnage» en dehors de l'expérience mais sur une identité floue: celle de personnes *concernées* par un espace et son devenir. Des personnes qui en ont une certaine connaissance pratique. L'expérience de l'exploration urbaine se fonde sur la rencontre, la confrontation et l'articulation de points de vue, de perspectives, de mondes. La connaissance qu'elle produit est située et directement reliée à ceux qui l'ont fait naître.

A l'intérieur du groupe, comme dans la communauté urbaine, se jouent des processus d'identifications et d'ajustements réciproques, des prises de position. Les points de vue se confrontent, se négocient, les discours s'articulent. À cet égard, la marche interroge les processus de construction de la communauté urbaine «à l'œuvre» – en cours. Marcher en groupe ne vise pas la multiplication du nombre de marcheurs pour élargir le panel de réponses recueillies. La dimension collective des marches permet de maintenir le caractère constructif – évolutif – des propos individuels en resituant ceux-ci dans un contexte d'interaction. La dimension collective des marches exploratoires assure de saisir les prises de position en interaction les unes avec les autres et non de manière isolée[11]. En déclenchant des interactions entre participants, elle rend visible le principe de coproduction d'un discours et elle permet, également, de se pencher sur le sens partagé concernant la «réalité» d'une situation.

### **3. La trame de l'exploration: observer, comprendre et évaluer**

La démarche d'exploration propose une méthode d'exploration «sensible» de la ville. Appréhender les situations urbaines à partir des «sens», c'est s'arrêter sur leur dimension sensorielle d'une part et sur les significations qui leur sont accordées par ceux qui les connaissent, en font l'expérience, d'autre part. S'interroger sur «ce qui fait sens» et sur ce que l'on sent, ressent.

Les observations et les commentaires développés tout au long du processus d'exploration permettent d'identifier les composantes des situations urbaines qui, du point de vue des participants, favorisent et entravent l'accessibilité. L'exploration questionne les citoyens sur ce qui fait qu'ils trouvent ou non une place en ville, qu'ils parviennent ou non à y «accéder».

Cette exploration sensible suit un cheminement en trois phases: 1. Observation et Ressenti 2. Compréhension et Interprétation 3. Evaluation et Intervention. Ces trois phases constituent des modes de lecture successifs qui permettent d'approcher progressivement l'accessibilité vécue de situations explorées.

#### 1. Observation et ressenti:

Le premier mode de lecture veut diriger l'attention des marcheurs vers des éléments qui sont directement liés aux situations urbaines rencontrées lors des marches. Il s'agit de ce qui peut être observé à travers les différents sens (la vision, le toucher, l'odeur, l'ouïe, le goût) ou être éprouvé par le simple fait de cheminer à travers différentes situations urbaines (émotions, impressions, ressentis, affections, ...). Ces éléments sont totalement ancrés dans l'expérience de la marche même.

#### 2. Compréhension et interprétation:

Le deuxième mode de lecture cherche à élargir et densifier la compréhension des situations rencontrées lors des marches. Les marcheurs sont invités à dépasser et à sortir de l'expérience située et ponctuelle de la marche pour parler de situations urbaines de manière plus générale. En ouvrant le champ de réflexion, il s'agit aussi d'interroger les évidences, de bousculer les idées toutes faites. Les marcheurs se réfèrent alors aux multiples sources d'information dont ils disposent pour parler de situations urbaines (ce qui se passe en d'autres moments, l'histoire des lieux, le quotidien des marcheurs, les images ou rumeurs qui circulent, le point de vue de personnes absentes pendant la marche, ...).

### 3. Évaluation et Intervention:

Le troisième mode de lecture a comme objectif l'évaluation de différentes situations urbaines à travers le prisme de l'accessibilité et sa construction genrée. Les marcheurs s'interrogent sur les entraves et les opportunités à cette accessibilité, sur ce qui pose problème ou non par rapport à cette question. Ils lancent des pistes concernant les réactions réelles, possibles ou souhaitées lorsqu'un manque d'accessibilité est relevé. Les réactions invoquées peuvent avoir à faire aux pratiques quotidiennes instituées par les citoyens eux-mêmes (des manières de négocier le partage des espaces, des pratiques détournées des dispositifs spatiaux, la modulation de comportement, l'évitement ou la fréquentation sélective des espaces à certains moments). Elles peuvent tout aussi bien renvoyer à des interventions actuelles ou potentielles des acteurs urbains (régulations par des codes d'accès, actions sur la temporalité des lieux, mise en valeur d'opportunités offertes par certaines situations urbaines, changement du mobilier urbain, ...).

Ces trois étapes d'exploration constituent la trame de fond de la démarche d'exploration. Ensemble, elles indiquent la voie à suivre pour arriver à une narration vécue, située, collective et portant sur l'accessibilité des situations urbaines. Les propos constituant cette narration vont différer en fonction du mode de lecture: il s'agira d'impressions, de sensations ou d'émotions (observation/ressenti), d'interprétations, de réflexions ou d'analyses (compréhension) ou encore de jugements, d'opinions ou d'appréciations (évaluation). Aucun de ces propos ne vaut plus qu'un autre. Tous les trois contribuent à façonner un récit sur l'accessibilité ressentie. En outre, cette subdivision des manières de faire du sens n'est pas vécue en tant que telle par les marcheurs. Pour eux, ces différentes façons d'explorer fonctionnent ensemble et sont entremêlées aussi bien au quotidien que lors d'une marche.

Une démarche d'exploration prévoit l'organisation de plusieurs marches réalisées par le même groupe de marcheurs. Au sein de chacune de ces marches vont se jouer et se combiner des moments d'observation/ressenti, des moments de compréhension/interprétation et des moments d'évaluation/intervention. Gardant à l'esprit la trame du processus d'exploration, l'animateur des marches situe les propos des marcheurs, les aide à les enrichir en rebondissant sur les autres modes de lecture proposés.

Par exemple, lorsqu'un marcheur prononce un jugement par rapport à un obstacle à l'accessibilité (évaluation), il revient à l'accompagnateur de stimuler une interrogation sur les mécanismes qui font que cet obstacle est interprété comme tel, pour qui? à quel moment? (compréhension), ou encore de concentrer l'attention des marcheurs sur le ressenti au moment de la marche par rapport à cet obstacle. Si ces modes de lecture sont présents à l'intérieur de chaque marche, ils ont toutefois une importance relative selon le stade où l'on est dans la démarche (première marche, deuxième marche, ..., dernière marche). Les trois modes de lecture instaurent un certain mouvement dans la durée intégrale de la démarche. Ce mouvement part des observations, passe par une compréhension qui met en relation différents éléments liés à la question d'accessibilité, pour arriver à une mise en évidence des enjeux en termes d'accessibilité, de ce qui pose problème. Pour ne pas passer à côté de l'apport de chacune de ces stratégies, les accompagnateurs sont amenés à organiser les propos énoncés des marcheurs dans ce fil, tant au sein d'une seule marche qu'au long de la série.

### **4. Accessibilité, genre et temps en voie d'exploration**

Quelles sont les prises concrètes permettant de saisir l'accessibilité des situations urbaines? De quelle manière l'appréhender pendant la marche? Comment considérer les rythmes, les temporalités qui marquent les situations? Comment saisir les facettes temporelles des expériences urbaines? Et comment faire parler des différences aussi implicites et vécues que les différences de genre? Le chapitre qui suit aborde les aspects méthodologiques permettant d'ancrer de tels questionnements théoriques dans des réalités vécues et observées.

## **Saisir l'accessibilité**

La notion d'accessibilité apparaît de manière évidente: tout le monde a le droit d'accéder à la ville, de circuler dans ses rues, d'entrer dans ses parcs ou de traverser ses places. Pourtant, c'est une notion complexe. Elle se réfère à la possibilité d'être, de résider, de passer ou de circuler sans subir de désagrément. Nous l'avons dit, cette possibilité d'être et de se déplacer n'engage pas que des dimensions physiques et circulatoires d'une situation. Elle procède également de la rencontre avec l'«autre». Elle est aux prises avec les aspects sociaux et interactionnels des situations urbaines.

La notion d'accessibilité engage une pluralité de dimensions des situations urbaines. Pour comprendre comment elle se façonne, se construit, il convient d'en observer plusieurs. Le guide d'exploration, outil indispensable des démarches d'exploration urbaine donne des pistes pour favoriser un tel type d'observation. Il rappelle à l'animateur les aspects et les indices d'observation en plaçant ceux-ci dans trois dimensions:

- La matérialité et les aspects physiques (le mobilier urbain, les accès, les sorties, les fonctionnalités marquées, les points de repère, ...).
- Les présences et l'occupation des présents (le profil des usagers, les activités et modes d'occupation, les manières d'être des occupants, ...).
- Les interactions qui ont lieu (les formes de l'interaction, les manières de se présenter, de croiser les regards, ...).

Ces trois dimensions sont observées, comprises puis évaluées selon la procédure décrite plus haut.

## **Saisir la variabilité temporelle**

Les situations urbaines s'ancrent dans un faisceau temporel qui comprend plusieurs échelles: l'immédiateté, l'instant éphémère qui ne se reproduira jamais plus, les cycles qui se superposent, s'imbriquent comme des couches irrégulières (le jour de la semaine, l'heure de la journée ou de la nuit, le mois, la saison de l'année, ...), l'inscription dans un temps plus long, une période, une ère (l'année, le siècle, l'époque, ...), le temps de l'événement, de l'occasion (la fête, la catastrophe, l'épisode, l'accident, ...).

Lors de la marche, les situations sont simultanément vécues et observées: La marche constitue le vecteur d'une analyse in situ, c'est-à-dire qu'une situation est saisie en même temps qu'elle est observée.

Afin de saisir d'autres moments, le processus d'exploration urbaine cumule plusieurs marches dont on veille à varier les contextes temporels. Cette procédure permet de rendre saillants éléments de situation liés à un contexte temporel particulier.

Une autre astuce méthodologique destinée à éclairer ces éléments de contexte consiste à poser des questions sur la particularité du moment présent. C'est la phase 2 du processus de démarche d'exploration urbaine: l'étape de compréhension qui veille à se distancier par rapport à l'immédiat, à la ponctualité de l'instant; plusieurs types de questionnements proposés aux marcheurs les amènent à s'interroger sur la situation en faisant «comme si» on était dans un contexte différent (si c'était demain, dans deux ans, cette nuit, un jour de pluie, un jour de marché, ...).

## **Saisir la différence de genre**

La démarche d'exploration appréhende l'expérience de l'accessibilité en mettant l'accent sur les différences entre hommes et femmes. Considérant cette accessibilité comme le résultat, toujours provisoire, d'une situation qui par ses particularités met en avant des différences de genre que cela soit au niveau des codes de conduite, des règles d'interaction entre hommes et femmes, des habitudes d'usage, d'activité, de fréquentation des lieux. La différence de genre est donc toujours observée dans une situation qui expose, de manière évidente ou plus discrète, de façon récurrente ou pas, cette caractéristique.

Observer: Au cours des marches d'exploration, le groupe de marcheurs, accorde un intérêt particulier aux situations qui mettent en exergue un clivage entre homme et femme, à quelques égards que ce soit: les faits et gestes qui différencient hommes et femmes (des manières de regarder, de marcher, de saluer), des positions, des postures prises par rapport à une situation (des manières de se rendre visible, de se cacher, ...), des connotations, ....

Comprendre: Les marcheurs sont amenés à préciser les modalités de ces différences: à quel moment apparaissent-elles, sur quelle durée, concernent-elles les femmes en général ou un groupe en particulier? Ces différences apparaissent-elles au niveau d'un certain droit d'accès?

La mixité du groupe sert de dispositif méthodologique, les échanges entre hommes et femmes au sein du groupe de marcheurs permettant de repérer et d'approfondir la compréhension des processus de différenciation. Ils mesurent le poids de ce clivage en se questionnant les uns et les autres sur leurs propres ressentis, en tant qu'homme et en tant que femme, par rapport à la situation. La question du genre renvoie également à la symbolique, aux significations et aux connotations des situations urbaines. Cet aspect-là de la relation entre situation et genre ne peut pas s'observer à partir des seules présences; les lieux, les situations à connotation sexuée (les quartiers rouges, un quartier à risques, un lieu de trafic, ...) parlent des rapports de genre en mobilisant des indices de l'ordre du code, en dégagant des atmosphères. À nouveau, la manière dont est perçue et vécue la relation à de telles situations est mise en question avec le groupe de marcheurs: interprètent-ils de manière semblable une situation parlant d'un rapport sexué à l'espace? Adaptent-ils toutes et tous leurs conduites, leur manière d'être de la même manière? Comment les uns et les autres interprètent-ils la situation et y réagissent-ils?

Evaluer: la phase d'évaluation par rapport à l'accessibilité: le relevé des entraves et des ressources concernant les manières dont hommes et femmes évitent, contournent ou aplanissent ces différences dans leur quotidien: les formes éventuelles de négociation, d'adaptation, de ruse, de (re)partage de l'espace, des activités pour accentuer l'accessibilité des situations. Il leur est également demandé de définir des enjeux liés à l'accessibilité et d'imaginer des types d'intervention, de réponses potentielles, ponctuelles ou permanentes venant de la part de différents acteurs urbains (les communautés d'usagers, le monde politique, associatif, ..)

### **Résultats de la démarche d'exploration**

La démarche d'exploration retient une valeur créatrice: elle instaure la coproduction par un groupe de marcheurs d'une nouvelle réalité.

D'une part, elle crée les conditions d'une expérience singulière de l'espace et d'autre part elle produit un discours collectif sur les situations explorées.

La spécificité des propos énoncés réside dans les trois caractéristiques suivantes:

#### **- Aspect vécu**

Les informations et les propos développés sont ancrés dans l'expérience ressentie et vécue des marcheurs. La démarche s'interroge sur les manières qu'ont les citoyens de comprendre, lire, décoder, pratiquer et interpréter les situations urbaines dans lesquelles ils se retrouvent, que ce soit lors de l'expérience exceptionnelle de la marche ou au cours d'autres situations urbaines relevant de leur quotidien.

#### **- Aspect situé**

Les propos se développent lors d'une série de marches, dans des contextes particuliers et singuliers, en situation. Ce qui est interrogé sont les mécanismes multiples qui contribuent à produire des situations urbaines comme plus ou moins accessibles, en considérant à la fois ce qui est singulier et ce qui est récurrent dans ce processus dynamique. La singularité de chaque situation est étoffée et complexifiée par l'articulation avec d'autres situations rencontrées lors de la marche ou évoquées à cette occasion. La démarche s'intéresse donc au processus de construction des situations urbaines plutôt qu'aux situations en soi, tout en passant nécessairement par une compréhension qui se greffe sur l'«action en

train de se faire».

- Aspect collectif

Les informations sont développées de manière collective et collaborative par un groupe hétérogène de marcheurs. Bien qu'ancrées dans l'expérience vécue et donc forcément subjective, elles ne se résument pas à l'entassement d'introspections individuelles. Chaque marcheur est à la fois un être tout à fait singulier, qui a une histoire à conter, et aussi un «être parmi d'autres». À l'instar de cette réalité urbaine, la démarche d'exploration instaure un exercice de négociation au sein du groupe de marcheurs, où les points de vue se densifient et se réorganisent mutuellement. Cet exercice ne cherche pas à répertorier de manière exhaustive la diversité de points de vue ou de pratiques, ni de condenser cette diversité, soit dans une vision commune, soit dans des figures-type d'expérience vécue liées à des catégories d'usagers définies une fois pour toute. L'idée est plutôt de débusquer les mécanismes et les éléments qui construisent le vécu des situations urbaines et de saisir la capacité de ces vécus à cohabiter, à voisiner.

Au fil des marches, s'élabore un récit qui n'aurait pas pu voir le jour en investiguant de manière détachée ou par entretien individuel. Elle est à la fois singulière, relevant d'un processus intersubjectif et situé, et partielle, examinant des situations urbaines sans les épuiser. Toute la force de la démarche exploratoire relève de cette spécificité des propos produits. Au bout des cheminements, ils prennent la forme d'une description polyphonique des situations urbaines. Ce discours, construit à plusieurs voix et profitant de leurs différences peut servir de ferment pour la mise en oeuvre d'interventions sur ces situations urbaines.



## **PARTIE 3**

### **Les dimensions politiques de la démarche d'exploration**

L'utilité politique d'une démarche d'exploration renvoie à sa capacité d'être insérée dans un processus de participation citoyenne locale. Le guide propose une manière d'impliquer des citoyens dans des processus de conception, de transformation ou d'animation de situations urbaines au niveau local. Cette implication passe par une double création.

La démarche d'exploration permet de créer une narration qui rapporte les propos exprimés au cours des marches et qui avance les éléments qui, de l'avis des marcheurs, jouent sur l'accessibilité des espaces tel qu'ils la ressentent. La démarche d'exploration s'efforce donc d'«orchestrer un réseau de significations»<sup>[12]</sup> de manière à proposer une compréhension des situations parcourues. Le récit collectif qui en découle ambitionne de saisir la complexité et la dynamique des situations urbaines explorées. Ce récit est à même de nourrir les réflexions ou les actions de ceux qui cherchent à densifier la compréhension de l'accessibilité vécue au niveau local. Les propos ne concernent pas nécessairement une évaluation ou un avis sur des interventions ou des problématiques pensées en dehors des participants aux marches ou en dehors des situations se déroulant au niveau local. Ce qui est mis en évidence, c'est tout d'abord ce qui fait sens et ce qui pose problème du point de vue des expériences des marcheurs.

- D'un côté, l'utilité politique de cette narration réside dans des propos, des suggestions ou des indications qui sont assez précis et concrets pour que les interventions appropriées soient facilement identifiables (mobilier urbain délabré ou usé, manque d'un passage piétons, manque de lumière, etc.). Il s'agit principalement d'aspects matériels des situations parcourues pour lesquels les cheminements fonctionnent comme des «repérages».
- De l'autre côté, il y a des préoccupations, des interprétations ou des aspirations de la part des marcheurs qui apparaissent sous forme de propos plus discutables et moins facilement opérationnalisables. Les marcheurs invoquent en effet des éléments hétéroclites, des manières d'interpréter les agencements entre ces éléments et d'enjeux qui en découlent pour eux. Ils identifient les acteurs et les logiques concernés par telle ou telle situation urbaine. Il s'agit d'interprétations ou de problématisations qui sont avancées explicitement ou en filigrane et qui méritent d'être considérées comme des pistes plutôt que comme des recommandations univoques. Ces propos sont utiles au niveau politique soit en amont (la conception ou la planification) de projets d'intervention urbaine, soit pour recadrer ou alimenter des projets ou des débats en cours. Ils aident à 'débroussailler le terrain', à mettre sur la voie les preneurs de décision, à révéler certaines réalités urbaines qui restent souvent inaperçues hors de l'expertise du quotidien vécu. Ainsi, à travers la création d'une narration collective, la démarche d'exploration amène les marcheurs à problématiser des situations urbaines, à façonner les débats, à ouvrir des possibles, à instruire, à orienter, à rendre alertes et attentifs ceux qui sont amenés à intervenir sur les situations urbaines.

La démarche d'exploration crée ou produit aussi une expérience urbaine particulière, un événement singulier. Plutôt que les résultats de la démarche (le récit polyphonique), c'est la participation au processus des marches qui est prise en compte ici. Une marche en ville, même solitaire et méditative, est toujours une expérience éminemment sociale qui éclaire des processus élémentaires de construction du 'vivre ensemble', de la communauté urbaine, une communauté toujours hétérogène et dynamique. Comme R. Solnit l'indique, marcher la ville est une expérience basique, directe et quotidienne de citoyenneté:

« In great cities, spaces as well as places are designed and built: walking, witnessing, being in public, are as much part of the design and purpose as is being inside to eat, sleep, make shoes or love or music. The word citizen has to do with cities, and the ideal city is organized around citizenship – around participation in public life. ... Walking is only the beginning of citizenship, but through it the citizen knows his or her city and fellow citizens and truly inhabits the city rather than a small privatized part thereof. Walking the streets is what links up reading the map with living one's life, the personal microcosm with the public macrocosm; it makes sense of the maze all around.»<sup>[13]</sup>

La dimension sociale et participative d'une déambulation urbaine quotidienne se trouve reproduite et rendue réflexive dans l'expérience d'une démarche d'exploration qui fonctionne comme un «laboratoire». Chaque

marche rassemble un groupe d'inconnus, d'anonymes au sein duquel se concentre une dynamique d'interaction, de confrontation, d'échange, de négociation et de débat. Vue sous cet angle, la démarche d'exploration devient un 'exercice' en débat public, une forme de démocratie directe. Elle retient un potentiel émancipateur dans le sens où les points de vue ou les présupposés de chacun peuvent se confronter, se vérifier, s'ajuster ou s'articuler. La narration collective permet de maintenir le caractère constructif – évolutif – des propos individuels en resituant ceux-ci dans un contexte d'interaction. Ainsi, elle contribue potentiellement à une formation de capacités politiques parmi les participants. La réussite de cet exercice émancipatoire dépend de plusieurs facteurs liés au contexte de la marche, telle que la constitution du groupe, la dynamique au sein du groupe ou la capacité des accompagnateurs à stimuler les marcheurs, à bousculer les idées toutes faites.

L'apport politique et participatif de la démarche d'exploration se situe donc à deux niveaux de création: la narration collective d'un côté et l'expérience du processus des marches de l'autre. En deçà de son utilité politique ainsi articulée, la démarche d'exploration peut instruire les preneurs de décision sur la logique à suivre lors de la mise en place d'une intervention urbaine. En interrogeant des situations urbaines, elle part de l'idée qu'il est non souhaitable de dissocier un certain contexte (à la fois temporel et spatial) des (co)présences (humaines et non humaines) qu'il produit et par lesquelles il se réalise. Chaque situation urbaine est constituée par des relations complexes et dynamiques entre ces différents éléments. Une intervention au niveau urbain peut affirmer, mais aussi reconfigurer et bousculer ces relations, créer des réactions pas toujours prévisibles. Il s'agira donc de déstandardiser et de contextualiser les interventions urbaines en fonction des situations explorées.

## PARTIE 4

### Compte rendu des expériences

#### 1. Des marches expérimentales: une expérience hybride

Le cahier méthodologique présentant la démarche d'exploration urbaine s'est développé à partir de plusieurs marches réalisées dans 6 villes et communes belges entre le mois de juin et le mois de novembre, à raison de deux secteurs explorés par ville/commune. Le nombre de marches réalisées par secteur va de deux à quatre marches.

Il en résulte, pour chaque secteur, un récit polyphonique rejoignant la question de l'accessibilité. Pour évaluer la portée de ces commentaires, saisir leur statut, il importe de considérer le caractère expérimental des marches au cours desquelles ils ont émergé. L'ensemble des marches s'est déroulé selon un même fil rouge théorique visant l'approche d'une ville plurielle, dynamique, appréhendée à partir du vécu.

Chacune de ces marches s'est donc déroulée dans un **contexte d'expérimentation**. Il a fallu progressivement préciser des aspects importants de la démarche. Se préoccuper des résultats, c'est donc forcément s'intéresser à un produit inachevé dans sa forme par rapport au type de résultat escompté par une démarche d'exploration urbaine. Chacune des marches revêt un caractère inaccompli et ceci à des niveaux différents selon les marches. Il convient donc de replacer ces informations dans leurs contextes de production:

- Au point de départ, aucune question précise n'était formulée. Ni par le commanditaire, ni par les personnes de contact. Pourtant, il est progressivement apparu évident que les marches devaient s'articuler autour d'un objet de questionnement plus concret, qui fait sens pour tout le monde. C'est progressivement que la démarche d'exploration urbaine s'est constituée une thématique générale de discussion, celle de **l'accessibilité**. En termes d'expérimentation, cela signifie que toutes les marches n'ont pas été menées, avec ce thème en toile de fond, le thème de l'accessibilité.

La dimension temporelle a été incorporée dès le début des marches. La dimension du genre, elle, a été évoquée prudemment, petit à petit au cours des marches expérimentales.

- Les groupes de marcheurs ont, pour la plupart, été, rassemblés par l'équipe de chercheurs. Cette étape – la constitution du groupe de marcheurs – est importante si l'on veut assurer une certaine diversité au sein du groupe. Pour différentes raisons d'ordre pratique, l'équipe de chercheurs n'a pu libérer suffisamment de temps pour s'atteler à cette tâche. Dès lors, à plusieurs égards, les groupes de marcheurs ne répondaient pas tous aux critères souhaités par la démarche d'exploration urbaine (certains groupes, par exemple, présentaient trop d'homogénéité considérant notamment le statut des marcheurs par rapport aux secteurs parcourus, la non- interconnaissance des participants ou le genre).
- La plupart des marches se sont vues encadrées par un seul chercheur forcé de conjuguer le rôle d'animateur et de preneur de note. Cette double responsabilité est handicapante: il est en effet difficile d'assurer le rôle d'animateur et de prendre note à la fois. La plupart des marches ont été enregistrées, ce qui a permis de préserver la majorité des informations produites.
- Et enfin, certaines questions fondamentales en termes de méthodologie n'ont trouvé de réponses satisfaisantes qu'en fin de parcours. Ce qui signifie que les marches effectuées se situaient à des stades différents concernant des questions fondamentales: les manières d'aborder et d'interroger le genre, la manière de produire un discours en marche – dégager le potentiel d'une situation d'entretien en marchant – la manière de saisir l'accessibilité et de construire un discours par étapes (l'observation-ressenti, la compréhension, l'évaluation-l'intervention). Concrètement, le guide d'exploration et la grille d'archivage n'ont pas été mobilisés dans leur état d'achèvement. Lors de la réalisation de la plupart de ces marches, ces deux outils étaient encore inexistantes.

Le cahier méthodologique dans son état achevé explique le déroulement d'une démarche d'exploration, commente ses différentes étapes de lecture et avance un guide d'exploration. Ainsi, il permet à l'animateur de questionner de manière plus efficace l'accessibilité ressentie. Il permet également de pointer avec plus de précision les éléments d'entraves et de ressources ressentis à l'accessibilité et il encourage davantage les marcheurs à inventer des pistes d'intervention. Bien que n'ayant pas été réalisées à l'aide du cahier, les marches expérimentales ont produit un matériau très riche. Le traiter afin d'en dégager les éléments de l'accessibilité en rapport avec les dimensions de temps et de genre a constitué une étape de relecture opérée par l'équipe de chercheurs.

Les chapitres qui suivent recomposent un agencement de paroles "habitanes" qui sont des paroles plurielles. Ces paroles s'alimentent mutuellement, se complètent, se précisent, se confirment, s'infirmement parfois. Le récit polyphonique représente alors une forme de description concertée qui met à l'épreuve une négociation et une interprétation collectives. Dans le cas des marches expérimentales, les récits (repris dans le chapitre suivant) bien qu'entièrement basés sur leurs propos, n'ont pas été élaborés en concertation avec les marcheurs. Ces derniers ne s'en sont pas appropriés, ce qui nous force à considérer les récits produits non comme des données susceptibles d'alimenter quelconque processus d'intervention publique, mais plutôt comme une illustration d'une formalisation possible des narrations développées lors d'une démarche d'exploration. La démarche d'exploration urbaine, contrairement à cette approche expérimentale, implique davantage les marcheurs dans la constitution de ces récits et débouche dès lors sur des pistes de recommandations plus claires, réfléchies en concertation avec eux et en fonction du cadre dans lequel la démarche a été mise en place. Ces textes fournissent sur les secteurs explorés une information incarnée. Ils mettent en avant certains problèmes rencontrés, des logiques d'usage et de cheminement. Les marcheurs relèvent tout au long du parcours, des points d'attention, des problèmes, des enjeux

## 2. Les marches, site par site

### MOLENBEEK SAINT JEAN: HEYVAERT

Le groupe est composé de 8 marcheurs, 2 hommes et 6 femmes. Sur les 6 marcheuses, 2 travaillent en tant qu'employées communales, l'une sur le contrat de quartier «Heyvaert» et 4 y vivent: 3 du côté de la rue Heyvaert et une quatrième de l'autre côté du canal. Sur les deux hommes, l'un travaille comme animateur de la maison de quartier et l'autre vit du côté de la place de la Duchesse.

#### Marcher en groupe dans ce contexte

Selon les endroits explorés, la présence du groupe de marcheurs est plus ou moins remarquée : vers la rue Heyvaert, elle suscite des regards, voire transforme littéralement l'activité en cours (*vous avez remarqué qu'à mesure que nous avançons, les groupes se dispersent?*), dans d'autres elle passe inaperçue (Place Lemmens: *notre arrivée n'a rien changé, personne ne semble rien avoir remarqué*). Le fait de déambuler en journée ou le soir n'éveille pas les mêmes curiosités. D'après l'une des marcheuses, cela s'explique parce qu'*ici, les gens s'observent par rapport à d'autres quartiers. Les gens sont là pour quelque chose. On ne se promène pas*. Le groupe éveille alors certaines suspensions.

Les itinéraires ont à deux reprises permis d'explorer les contrastes entre un côté du canal et l'autre. Certains endroits ont été explorés plusieurs fois au cours de l'expérience. Les déambulations se sont centrées autour du canal et de la rue Heyvaert avec deux extensions, l'une vers la place de la Duchesse et l'autre vers Anderlecht et la place Lemmens.

#### **La place de la Duchesse.**

La place fonctionne comme un lieu stratégique, un pôle de transport et d'activités (snacks, lavoir, commerce, école, marché hebdomadaire...). Un peu comme une *place de village*. Certains commerces (pharmacies)

jouent un rôle de *relais* sur le quartier qui répond au *manque de guichets sociaux* repéré dans le coin. Ce serait l'endroit le plus sûr du quartier le soir. Même s'il y a une *forme de couvre-feu pour les vieux*; Le fait d'être identifié comme étant « du coin » permet à certain(e)s de la fréquenter quand même une fois la nuit tombée. Par ailleurs, des commerces y sont ouverts jusque tard et il y a toujours de la circulation, quelle que soit l'heure. Il y a une *présence*. Notamment celle des jeunes, sur les bancs, quand il fait beau. Des bancs décrits comme *inhospitaliers*, disposés entre les voitures qui envahissent tout l'espace. Ces jeunes s'y installent faute d'autre endroit où se retrouver. *La preuve qu'il n'y a pas d'endroit où s'installer tranquillement, c'est qu'on voit souvent des hommes jouer aux cartes à l'intérieur de voitures stationnées.* La place est divisée en deux par la Chaussée de Ninove: ce n'est pas la même place de part et d'autre. Neuf rues s'y rejoignent et les voitures surgissent de toutes parts. On la surnomme le *carrefour de la mort* à cause des dangers de la traversée piétonne. La place est sale par endroits, pas *conviviale* du fait notamment de la présence des voitures. Les occupants croisés le soir de la marche se chamaillent, s'interpellent, ce qui rend l'atmosphère électrique. La place a une mauvaise réputation: *on dit qu'on arrache les sacs aux arrêts de bus.* Si les fréquentations en journée sont mixtes, du fait notamment de la multifonctionnalité de la place, on y voit, le soir, une majorité d'hommes. Les quelques femmes présentes circulent, traversent en sortant des transports publics mais ne restent pas. On relève également la fréquentation principalement masculine des lieux de consommation qui la bordent.

### **La rue Heyvaert**

A Heyvaert, ça grouille en journée. C'est le *Souk à voitures*, les garagistes occupent *80% de l'espace de 7 à 19h*. Après, la rue est vidée des voitures et de leurs revendeurs. L'appropriation de l'espace par les garagistes empêche les autres occupants (les habitants) de profiter de l'espace de la rue : *on ne sort pas tant qu'ils l'occupent*. Quand les garages ferment, on voit des femmes circuler, et, quand il ne pleut pas, les enfants descendent dans la rue pour jouer. Les garagistes revendiquent beaucoup, parce *qu'ils estiment, vu leur présence, que c'est «leur» espace*. D'autres éléments viennent confirmer cette sensation d'un *espace confisqué en journée*. Les cafés ouverts en journée ferment sitôt les garagistes partis. Ils sont rythmés sur leurs rythmes à eux. Il n'y a aucun petit commerce dans le coin, pas même un boulanger. Le soir, restent les gens qui habitent ici, *«avec nous»*. Le peu d'animation en soirée paraît inquiétant à certains, c'est désert, mais en même temps, la rue paraît plus calme et plus propre que la journée où *c'est sale et inhospitalier*. Canettes jetées par terre. Poubelles, crasses. *Le quartier est pourri. C'est comme de dire qu'on n'a pas le droit de passer par là, ces canettes. Ceux qui les abandonnent n'habitent pas ici, sinon ils ne feraient pas ça.*

On ne s'aventure dans ces rues que si on a quelque chose à y faire et on module son attitude en conséquence. Pour un des marcheurs, *«si c'est inhospitalier pour les filles, ça l'est pour les hommes aussi»*: quand il y circule, il porte une casquette au logo de la Région, *elle me permet un certain aplomb: je suis identifié comme employé à la région*. L'endroit ne se prête pas à la flânerie: *Il faut qu'on voie que je travaille, que je fais quelque chose. Alors je prends des notes, des photos, ...* C'est un quartier où l'on passe plutôt vite, on presse le pas. *Ma technique, c'est de sourire à tout le monde; parfois on me répond, parfois non*, évoque une habitante. En journée, les occupants sont majoritairement des hommes. Pour la plupart, des vendeurs, qui se montrent méfiants et distants, sur leurs gardes. On ne croise pas de femmes dans la rue. Seules quelques habitantes du quartier et, ce vendredi soir-là, une jeune femme bien habillée. *Rue Heyvaert, c'est chez moi dit l'une. Je m'y promène sans problème*. La caméra et la présence du commissariat rassurent, *elle est tranquille cette rue. Au début, on me draguait tout le temps. Je me faisais suivre jusque devant ma porte. Mais maintenant qu'on sait que j'habite ici, ça ne se passe plus. C'est une question de mentalité, si tu es connu ici, tu es protégé.*

La lumière est correcte et le soir, *tu peux marcher au milieu de la rue*, il n'y a pas de voitures. La voiture, c'est une agression permanente. Elle est aussi un net moyen d'intimidation dans le quartier. *Je ne connais pas d'autre endroit où l'on frôle comme ça les piétons, où on leur met une telle pression*. Les odeurs de viande, le lundi et le mardi, depuis l'abattoir, sont *intenable*s. *Je cours pour passer.*

## La place de Liverpool

Au niveau sensoriel, ce qui marque ici, c'est la présence de l'eau, la brise marine, le bruit perpétuel de l'aciérie. *C'est tout ouvert, c'est tout gris, pas de couleur, pas d'intimité. Les aménagements ont été aussitôt mis, aussitôt abandonnés. L'endroit est animé en journée, c'est un lieu de rencontre où les gens du quartier, les commerçants discutent et se disputent. Lorsque la sonnerie du pont mobile retentit, que le pont se lève,(...) il faut entendre la pagaille. Et encore, là ça va, à 16h, c'est l'heure de pointe, c'est pire, ça klaxonne dans tous les sens.*

Tout l'espace est utilisé par la voiture. On en charge et décharge, même la nuit. Les piquets qui interdisent le stationnement sur la place sont régulièrement pliés pour que la commune les enlève avant de les remplacer. Entre-temps, les voitures reprennent leur place. On fait du *business*, ici. Parfois sur les bancs de la place. *On sent qu'on ne peut pas rester.* Les bancs ne sont pas là pour qu'on s'y asseye. *Ce n'est pas pour le repos c'est pour le commerce. Ce n'est pas pour une maman avec son bébé. Normalement, une place, c'est fait pour respirer, s'asseoir. Ici, ce n'est pas possible.* Le fait que ce commerce se fait dans la rue, *donne un côté illégal à la chose, tout se fait à la va-vite.*

Les gens s'observent par rapport à d'autres quartiers. Les gens sont là pour quelque chose. On ne voit que des hommes, c'est très clair rue de Liverpool mais *c'est comme ça ailleurs aussi.* Les familles, les femmes et les enfants sont *pris en otage.* Les hommes, sur la place, attendent *comme des prostituées attendant le client.* Pour les hommes comme pour les femmes, il y a quelque chose de déstabilisant, qui met mal à l'aise dans cette attente. *On t'observe, comme s'ils n'avaient rien à faire d'autre que te regarder. C'est comme une surveillance, ça éveille de la méfiance, de l'incompréhension; tu es toujours interpellé, c'est comme si tu étais obligé d'exister. Tu peux pas juste «être là».*

## Les bords de l'eau: le canal et les quais

Suivre le canal, c'est suivre un axe important de circulation, une voie dans la ville. *Ce n'est pas innocent que les trafics import-export de voitures se localisent le long des quais.* C'est un lieu de commerce, un pôle économique.

Tout devient abandonné à proximité du quai. Le soir, plus on avance, moins c'est éclairé. L'un des deux quais est plus éclairé que l'autre. Celui sans logements est *terrifiant.* Les soirs de weekend, les salles de fête créent une animation mais en semaine, le soir, c'est mort, on longe des lieux désaffectés qui réactivent des mythes, des histoires glauques.

La qualité de la lumière contribue à l'ambiance. L'architecture est relâchée, déstructurée. *Sur le chemin de la station de métro Delacroix, on m'a emmerdée 2 fois. Juste comme pour me dire «t'es une fille, t'as rien à faire là le soir».* *Pas dangereux mais effrayant. Quand je longe le canal, je sens un isolement, si on me regarde d'une voiture, je me sens vulnérable, je suis comme dans un couloir: l'eau d'un côté, des entreprises ou des bâtiments vides de l'autre. Je n'ose plus y aller.* D'ailleurs, *les gens ne prennent plus la sortie du métro qui longe le canal.* Les trottoirs sont trop étroits et les rives du canal peu protégées. On ne vient pas ici avec des enfants, on craindrait qu'ils ne tombent dans l'eau tellement les rambardes sont minces.

Les automobilistes prennent les bords du canal *pour des autoroutes.* On roule à toute allure. Ça exerce une forme de pression. Le soir, on ne voit pas d'humain, que des voitures qui roulent à toute allure. Les voitures sont *partout «chez elles», pas les piétons.* C'est un rapport viril qui s'exprime à travers la voiture, une démonstration de puissance masculine, comme s'il fallait *montrer qu'on est un homme.*

## La place Lemmens

Explorée un vendredi après midi ensoleillé, la place est *presque agréable.* C'est *si tranquille, si différent de la rue Heyvaert.* Et plutôt vide pour une place. Les maisons alentours sont belles, *il y a du potentiel.* Dans le mythe, pourtant, c'est une place très dangereuse, dont il faut se méfier. Elle a mauvaise réputation à tous points de vue. *On dit qu'elle est fréquentée par des voyous. Avec tout ce qu'on dit sur cette place, quand je suis passé ici en repérage, au début où j'ai commencé à travailler, je me suis dit « ce n'est que ça!» mais dans certains recoins, je sentais la mythologie revenir; On m'en avait parlé comme d'un grand espace où l'on courrait toujours un danger.Or elle est plutôt petite. Moi je trouve que c'est sombre, c'est pas gai*

*malgré le soleil. La réputation, elle est là depuis le début (ici, c'est 'Chicago'). La place, quand on la visite, est occupée par des jeunes, pas de femme. Les femmes sont sur la plaine de jeux, juste derrière, avec les enfants. L'accès à cette plaine de jeux ne se fait plus depuis la place, il faut faire le tour. L'absence des femmes s'interprète aussi d'une autre façon: la femme musulmane, elle ne va pas s'installer là où on peut la voir. Elle va se mettre à l'abri des regards. Pourtant, dit-elle, sous le regard des femmes, mères, sœurs, tantes les jeunes feraient moins de bêtises. Mais la présence des commerçants tout autour de la place les dissuade: elles ne vont pas s'y mettre. Je ne me promène jamais seule ici, moi oui, mais uniquement de jour. Je ne viendrais pas ici le soir.. Vu la réputation, je vais me méfier plus des gens-ci que dans le quartier où on est passé. Qui est pourtant plus désordonné.*

### **MOLENBEEK SAINT JEAN: PLACE SAINT JEAN BAPTISTE- RIBAU COURT**

Le groupe est composé de quatre marcheurs: trois femmes et un homme. Deux d'entre elles travaillent dans le coin (l'une dans un service social et l'autre dans une association féminine) et l'une des deux habite à proximité et fait ses courses quotidiennes dans le quartier. La troisième habite là. Le marcheur, lui, travaille dans une association de développement local intégré et passe par là lors de ses trajets quotidiens.

#### **Marcher en groupe dans ce contexte**

Les deux premières marches tiennent de la flânerie. On déambule presque sur un mode touristique, il fait beau. La troisième marche, entamée vers 20h, est marquée par la pluie, nous ne sommes que trois. Le groupe qui marche à pas lent attire l'attention dans certains endroits, surtout là où le rythme du pas est habituellement plus rapide, des endroits identifiés comme des lieux de «traversée». Il passe inaperçu ailleurs. *On voit d'une autre façon, Je me sens bien mais ce n'est pas comme ça que je me sens toujours.* Le fait d'être en groupe permet à une des participantes de circuler, même le soir, dans des lieux qu'elle évite habituellement de traverser à pied. *Les conditions transforment ma manière de sentir. On est en groupe, on n'est pas isolés. On écoute ses propres préjugés, c'est intéressant de dire tout haut ce qu'on peut penser tout bas. Mais il faut du temps.*

Les itinéraires se concentrent autour de deux pôles: la place Ribaucourt et le Parvis Saint Jean Baptiste avec des extensions du côté de la station de métro Comte de Flandres, la place communale et le quartier de la rue Brunfaut.

#### **La place Saint Jean Baptiste**

Excepté les jeudis jusqu'à 18h, jour du marché, une proportion importante de la place Saint Jean Baptiste est occupée par des voitures(parking); la découvrir un jeudi, juste après le marché, redouble la sensation d'ouverture, d'étendue. Car en d'autres moments, l'accès à la place est difficile: il y a trop de voitures parkées. Le manque d'indication concernant la nature de l'affectation des commerces et activités qui la bordent crée un sentiment de désorientation. La place est ample: On la traverse dans tous les sens, des femmes, notamment, avec des commissions. Beaucoup de mouvement, des jeunes et des enfants y jouent. Les bancs (surtout ceux à l'ombre quand il y a du soleil), sont occupés . Sous chaque arbre, un groupe différent: *les groupes où il n'y a que les hommes pour moi, ce sont des Arabes, on se met jamais hommes et femmes ensemble, surtout dans la rue. (...) C'est pas une place pour lire: si tu n'y joues pas, n'y parles pas, tu ne vas pas y rester longtemps. Sur une autre place, tu pourrais le faire mais pas ici.*

Les distances permettent, en journée, *d'être présent sans qu'il n'y ait de proximité gênante.* On ne se sent pas jugés. Pour autant que, selon le lieu où l'on se trouve, on ne perçoive pas le regard des hommes qui consomment aux terrasses des salons de thé. La distance permet alors l'intimité, les voitures parkées font une barrière visuelle. *Ils ne nous voient pas non plus.* Mais si on se rapproche, *autre chose va se passer. Par exemple, l'autre jour, c'était un jeudi (jour du marché), il n'y avait pas de voiture, donc c'était vide, si on avait choisi ce moment-là, je crois que tout le monde nous aurait vus.*

Une marcheuse, acquiescée par les autres, nous dit: *A cause des regards des hommes installés aux terrasses, on ne se sent pas à l'aise. Je n'y passe pas pour éviter les regards. L'accessibilité égale entre hommes et femmes est fictive;* la présence en terrasse est exclusivement masculine. Ces hommes observent les va-et-

vient, contrôlent la place du regard. L'emplacement des terrasses est stratégique, il permet une vision d'ensemble. *J'ai beau être un homme, ce type de contrôle, même s'il n'est que visuel, exercé par un groupe d'occupants sur les autres, je trouve ça déplaisant.* Certaines terrasses sont isolées de la place par des parois en vitres teintées. Une partie transparente, à hauteur des yeux, permet aux clients d'observer *encore mieux* le spectacle de la place.

Ce regard pourrait avoir un côté *rassurant*. On pourrait se dire que la place est sous surveillance, qu'il ne peut rien se passer. Mais cette surveillance est en soi une entrave: du coup, on ne va pas l'utiliser.

La présence des hommes dans ces cafés, le soir, n'est pas massive comme en journée; ce n'est pas la même chose. Là, ils sont tous à l'intérieur, on ne les voit pas. Du coup, on ne nous voit pas non plus. Quelques shops et snacks sont ouverts, c'est très éclairé: *ça veut dire qu'il y a quelqu'un, ce n'est pas comme un commerce au volet baissé.* D'un autre côté, la fonction de «veille» que pourraient avoir les personnes présentes est relative *vu la distance et l'ampleur de la place.* Il n'y a pas un contrôle visuel, même si on s'imagine que comme c'est ouvert, on est vu. *Il y a tout à fait moyen d'être agressé sans témoin,* même si théoriquement la place est sous contrôle. *Par contre, comme la place est grande, on peut voir suffisamment tôt les mouvements des autres occupants et prévoir, anticiper leurs intentions. On a une forme de contrôle de la vue, même si l'éclairage n'est pas très fort. Pour l'un, c'est un plaisir une place d'une telle ampleur. Par contre, pour moi c'est le vide, je n'aime pas. Et de toute façon, je n'ai aucune raison d'y passer le soir. Je vais éviter.*

### **La rue de Ribaucourt**

La rue est scindée en deux morceaux que distinguent leur type de commerces. Pour la première: alimentaire, mobilier, électro-ménager, et pour la deuxième plutôt night shop, fax, phone shops, asbl, clubs privés. *«Ici commence un autre monde».* Toute la rue fonctionne comme axe de circulation. Des gens qui font du lèche-vitrine, rejoignent les stations de métro, les arrêts de bus ou en sortent. Dans la première partie de la rue, les magasins exposent leurs meubles dehors. *Ça encombre le trottoir, il faut contourner, c'est dangereux et instable (lits, échelles, ...).* *Ici, c'est pour passer seulement, personne n'est statique. Les seules personnes statiques parlent, ou, comme commerçant, attendent le client.* Des commerces sont encore ouverts vers 21h et d'autres restent ouverts la nuit, ce qui attire du monde. La nuit, les devantures des magasins de meubles sont illuminées, ce qui contribue à l'éclairage de la rue. On ne comprend pas ce qui justifie toute cette lumière, *mais c'est mieux qu'elle soit là.*

Les gens ne sont pas dans la rue uniquement pour circuler. Un peu partout, on voit des groupes qui discutent, se rassemblent sur le trottoir; Dans la première partie de la rue, *dès qu'il y a de quoi s'asseoir, c'est occupé.* Et dans la seconde, les gens se parlent, s'interpellent de trottoir en trottoirs. C'est une autre ambiance. C'est un lieu de transactions, de rencontre jusque tard dans la nuit (1-2h du matin). De jour comme de nuit, on soulève la rapidité de la circulation, les doubles files, les arrêts fréquents pour se saluer, se parler depuis la fenêtre du véhicule: *on s'en fout si on bouche le chemin.* Les automobilistes *foncent malgré les enfants qui circulent.* La deuxième partie de la rue est plus sale. Selon le temps, les trottoirs sont parfois occupés par des commerçants qui improvisent des barbecues. *Ils ont une certaine liberté de faire ce qu'ils veulent.*

Vers 21h, il y a encore du va-et-vient, mais vers minuit, quand les commerces s'éteignent, *je n'y passerais pas, ou alors avec une certaine angoisse. Je courrais. De toute façon, qu'est-ce que je viendrais faire ici ?* Se demande l'une. *Il faudrait que je n'aie vraiment pas d'autre choix, je demanderai qu'on m'accompagne.* La nuit, *on va croiser des gens désœuvrés, qui n'ont pas de familles, qui vont dans les cafés pour hommes.* Parce que, *pour être dehors tard le soir, il faut un besoin impérieux ou n'avoir pas d'autre alternative.* Pendant le Ramadan, par contre, on circule dans la rue plus tard ... En fait, tout dépend de l'heure. Il y a des heures où il y a tant de monde que c'est impossible de circuler : en fin d'après-midi et en début de soirée, *les gens font leurs courses en dernière minute, ça bouchonne partout. Cette année, ils ont même fermé des rues pour empêcher les voitures de s'engouffrer toutes ensemble dans la rue.* Plus tard, les gens sortent rejoindre la famille, les amis.

La journée, les femmes font les courses, circulent, vont chercher les enfants à l'école, dans la rue. La nuit, *c'est quasi 100% masculin.* A la fois dans les cafés et les snacks mais aussi sur le trottoir. *Pour les femmes, c'est difficile d'être à l'aise quand il n'y a que des hommes.* D'un autre côté, à priori, *tu peux toujours être à l'aise, il y a toujours quelqu'un qui tient le mur. Tu as toujours un témoin .* Cette marcheuse évoque le



contrôle social, la solidarité exercée par les jeunes et des hommes en rue. *En fait, on est jamais seule dans ces quartiers.*

### **La place Ribaucourt**

**La place de Ribaucourt est un carrefour important qui draine de nombreux usagers des transports en commun (lieu connecté à la ville entière et même en dehors de la ville, avec De lijn). Un lieu d'où l'on peut accéder à tout. Une porte d'entrée de la ville et du quartier qui, par les grands axes qui s'y croisent, offre une perspective sur la ville. S'entrecroisent, à la «Porte de Ribaucourt» une multitude de gens en transit. Deux raisons majeures sont identifiées à l'attente qui caractérise les présences plus «statiques»: l'attente des transports publics et l'attente liée au commerce de la drogue.**

*Comme il y a trois rues qui se rejoignent juste avant la place, ça crée plein de petits endroits de rassemblement, de «coins» pour être en groupe tout en gardant une certaine distance. Tous les objets sur lesquels il y a moyen de s'appuyer, de se reposer sont utilisés (piquets, poteaux, arbres, ...); L'attente, là, prend un autre sens. Ce n'est pas celle du bus mais celle du trafic de drogue. A chaque coin de rue, messes basses, regards. On les reconnaît. Les drogués ne sont que d'un côté de la place, celui de la sortie du métro.*

Leur présence procure une sensation de menace sourde, incertaine : *on se dit qu'il y a de la misère, un besoin d'argent; d'un autre côté, on ne sait pas si on est victime potentielle parce qu'à priori l'agression risque d'attirer l'attention de la police. C'est comme s'il y avait une tolérance à leur égard. Alors un passage à l'acte déstabiliserait le système.*

*Le soir, je n'y suis jamais, mais la journée, j'évite aussi. Alors je me dis que le soir ça doit être pire. On n'a rien à y faire le soir. Si j'y suis, j'entrerai dans le métro, mais peut-être que ce sera pire.*

### **Place du cheval noir**

Réaménagée pour assurer une certaine visibilité de «ce qui se passe», une vue globale, la place laisse *plus d'espace aux plus petits* qui n'avaient pas droit de cité avant, la place étant principalement occupée par les jeunes. La transformation a déplacé le problème devant les entrées des immeubles. *C'est parce qu'il n'y a pas d'espace, de grand espace de jeu pour les accueillir. Ça a créé des ennuis*, notamment lorsque pour s'amuser ils sonnent aux appartements. Avant, du fait de la structure alvéolaire de l'espace, on ne voyait pas ce qui se passait, mais comme l'espace était un peu protégé, des femmes s'y installaient aussi et opéraient une forme de contrôle.

### **MONS: L'ALLEE DES OISEAUX**

Le groupe est composé de 6 marcheurs: 4 femmes, dont deux vivent à l'Allée (l'une dans une tour et l'autre dans une petite *maison de pensionné*) et deux y travaillent (la première au quotidien depuis douze ans et la seconde plusieurs fois par semaine depuis quelques années), un jeune homme vivant dans l'une des tours et un agent de quartier.

### **Marcher en groupe dans ce contexte**

En déambulant en groupe dans la cité, *on est observés au même titre que l'on observe*. Le groupe intrigue. Les marcheurs croisent régulièrement des voisins, des connaissances; dès qu'on salue quelqu'un, il faut expliquer ce que l'on est en train de faire. *Je propose qu'on ne reste pas trop immobiles, on va finir par se demander ce qu'on cherche exactement...* Il ne faut pas éveiller les soupçons des autres sur notre curieuse présence. Ne pas froisser les rapports. Dans l'allée, pas d'anonymat, on est vus et reconnus. *Ça ne veut pas dire qu'il y a une confiance réciproque*. Lorsqu'il s'agit de s'exprimer sur un lieu de vie que l'on partage avec d'autres, cette interconnaissance peut constituer une entrave: on sait qu'on va continuer à vivre

ensemble après. Peut-être est-ce un des facteurs expliquant la progressive réduction du groupe (seuls 2 des 6 marcheurs ont participé à la marche nocturne)? Pour certains, entrer dans un rapport « étrange » avec un espace à ce point connu et parcouru est difficile. Certains problèmes flagrants demanderaient une résolution urgente, on veut les soulever en premier, les lister, et l'observation sur place s'avère facultative.

En parallèle avec la première marche, les animatrices du quartier mènent, sur le même modèle, une marche d'exploration avec une dizaine d'enfants. Ceux-ci, du fait de leurs déambulations régulières dans la cité, révèlent une grande connaissance de ses coins et recoins, un territoire « autre » et une vision très précise des changements de son état matériel.

Les marches se sont menées dans les espaces publics de la cité, autour de l'étang et du côté du « quartier des pensionnés ». On a fait le tour par l'extérieur et chaque itinéraire nous a menés, à un moment, à entrer dans une ou plusieurs des tours pour en explorer les espaces communs (halls et cages d'escaliers).

En désignant le terre-plein où se dressait, il y a quelques mois encore, la tour des fauvelles l'une des marcheuses remarque *C'est bizarre de dire 'là, il y avait 300 personnes qui vivaient', et de désigner le vide....* La cité vit une importante transition. Suite à un incendie meurtrier dans l'une d'elles il y a plusieurs années, 2 des 5 tours ont été démolies, 3 sont toujours debout. *Les tours c'est comme des villages, mais en hauteur. Elles n'ont pas la même « mentalité », les mêmes caractéristiques et posent certains problèmes spécifiques.* On soulève que *C'est calme depuis la destruction des deux tours.* Enfin, *c'est le calme et son contraire! On pourrait vraiment faire quelque chose de bien ici* Mais ce qui marque certains marcheurs, c'est le laisser-aller, une certaine forme d'abandon. *On n'ose pas dire qu'on vit ici. On est comme des riverains de seconde zone.*

### **Les espaces extérieurs partagés: autour des tours**

L'Allée des oiseaux est un endroit stratégique en termes de mobilité, *très bien desservie vers le centre, très connecté.* Il y a un arrêt de bus juste devant l'entrée, utilisé surtout par les enfants en route vers l'école. Mais les dalles déchaussées du chemin qui y mène *éclaboussent quand il a plu; on s'y tord les pieds, alors je préfère l'autre arrêt, celui du côté des pensionnés.* A l'entrée, il y a le problème des rodéos: *les voitures roulent à toute allure, même en journée, quand il y a des enfants dehors. On voulait des bandes de ralentissement mais on a eu des chicanes. Ça ne sert à rien, ça semble juste donner plus de plaisir à l'accélération. On n'arrive pas à les freiner.*

L'espace situé au pied des buildings de l'allée (*les bul's*) est fréquenté par des personnes qui n'y habitent pas : traversé par les boxeurs qui s'entraînent dans la salle au-dessus de la maison de quartier, par des passants qui l'utilisent comme raccourci vers le centre ou pour rentrer vers Hyon, pour rejoindre les arrêts de bus, et parfois par quelques étudiants de la faculté polytechnique toute proche, qui viennent y manger ou s'y bécoter *parce que c'est vert, agréable, ça coupe du cadre scolaire* et il y a moyen d'acheter de la drogue.

Quand il fait beau, les habitants des buildings descendent et discutent devant les bancs au bas de leur immeuble. *On se raconte nos vies.* Chacun s'assied plutôt près du banc de son building. Les femmes occupent l'espace extérieur à certaines heures et pour certains usages : la surveillance des enfants qui jouent et la promenade du chien, notamment ... A heures régulières, la ballade des chiens est l'une des raisons principales pour sortir et se rencontrer. *C'est le chien qui fait le lien, sinon beaucoup se passe à l'intérieur.* C'est le «gang des chiens» comme dit l'une. *Le matin, je promène mon chien seule, mais le soir, on fait toujours notre tour à deux. On emporte la lampe de poche parce que, selon les endroits, on passe parfois dans le noir.* En général, les gens *circulent peu quand il fait noir.* La nuit il fait très sombre par endroits, les lampes cassées ne sont pas forcément remplacées.

Le bout de l'Allée. C'est là qu'on répare parfois les voitures, en journée. *On est tranquille.* Les soirs de week-end, quand il fait bon, les jeunes s'installent devant le banc des Pinsons: depuis l'endroit le plus reculé de la cité, ils *font la fête* et surveillent les va-et-vient, repèrent les étrangers à l'Allée, la protègent contre des trafiquants extérieurs. L'endroit est stratégique: on a une bonne visibilité, *on peut surveiller et c'est facile de s'enfuir, de s'échapper au besoin.* Le week-end ça dure très tard. *Quand les jeunes occupent le fond de l'Allée, on n'irait pas. Je reste à distance, je salue. Tant qu'on me reconnaît ça va. Si je dois être à l'Allée un soir, j'explique ma présence, je me justifie et je demande protection: je reconnais que je suis sur leur territoire ...* Ce sont surtout des jeunes garçons. *Il n'y a pas de filles de notre âge. Les filles, elles trouvent leur petit ami en dehors. S'il y en a, ce seront plutôt des filles d'ailleurs dont le copain habite à l'Allée.* Les

enfants évoluent dans des groupes nettement plus mixtes. Mais une fois qu'elles grandissent, les filles ne se rassemblent plus dehors. Elles restent plutôt dans la sphère privée de l'appartement. Beaucoup quittent la cité, tandis que les garçons, eux, y reviennent. Pour fêter une occasion, montrer la nouvelle voiture. *Ils restent plus attachés.*

Avant, les jeunes se retrouvaient devant l'une des tours désormais démolie. Désormais, le grand terrain sur lequel elle se dressait est désinvesti, même pour des jeux; On ne fait qu'y passer ou y promener le chien. *Pour les gens, c'est comme si elle était encore là. Comme s'il y avait un tabou.*

**«La nuit, la vie privée de chacun est exposée aux autres: on voit et on entend ce qui se passe. L'espace partagé à l'extérieur est toujours sous contrôle, notamment visuel. Dans la cité, tout est affaire de maîtrise de l'espace: plus grande est la maîtrise de l'espace, plus importante la liberté d'en jouir.»**

### **Les communs: halls d'entrées, locaux à boîtes aux lettres et cages d'escalier**

L'espace de la cité est inscrit dans une forte dialectique privé / public. Certains endroits se trouvent à l'intersection de ces sphères: les «communs». Ils font l'objet de constantes négociations. Il s'agit de lieux de rencontre et de confrontation. Parlant des communs, il faut différencier les buildings, chacun ayant ses spécificités. *Les tags c'est aux Alouettes, les jeunes se rassemblent aux Pinsons et les Colombes, c'est plus calme, mais on ne peut pas y entrer sans clé.*

L'état des halls est relevé: sonnettes cassées, boîtes aux lettres arrachées ou ballantes, manque d'éclairage. Ces halls sont occupés par des personnes différentes au fil des heures. *En journée, les gens y discutent, c'est courant. Vers quatorze heures, certains y attendent le passage du facteur, de peur que l'on intercepte courrier dans les boîtes ouvertes. Le soir, quand ils ne sont pas dehors, sur les bancs, les jeunes se mettent dans les halls des pinsons. C'est parce qu'ils ne savent pas où se mettre... On se mettra dans les halls s'il fait moche mais on préfère être dehors, parce que dans les communs, on se fait chasser.*

Les cages d'escalier, *elles en ont vu!* Surtout le côté avec les fenêtres. Les couloirs, les escaliers, on s'y retrouve les week-end. Surtout aux plus hauts étages. Dans les couloirs, on sent les odeurs caractéristiques la cuisine africaine, vietnamienne, les frites. On reconnaît aussi la musique, C'est chaleureux. Ça montre aussi qu'il y a un problème d'isolation sonore: *ça résonne dans les appart.* Alors quand les jeunes d'ici reçoivent les jeunes d'ailleurs, ça fait du bruit, ça résonne. Tout le monde peut entrer et, parfois, il n'y a pas de lumière dans les couloirs. Les escaliers de secours sont sans fenêtre, on n'y passe que rarement, il y fait parfois tout noir. Certains n'osent plus descendre, le soir, même si l'ascenseur est en panne... Or l'ascenseur est souvent en panne. *Quand je prends les escaliers, parce que l'ascenseur est en panne je traîne pas, on entend des bruits sans savoir dire d'où ils viennent.*

### **Les bois qui entourent l'allée et l'étang**

L'étang, c'est *beau*. Les habitants de l'Allée considèrent que c'est «*le leur*». Or il s'agit d'un terrain communal. Il offre une *sensation d'espace, d'étendue*. Il y a le grand saule, le *banc des amoureux* (le seul autour de l'étang). En fonction de la météo et de l'heure, on y croise des promeneurs avec leurs chiens. Le soir, on ne croise que des gens de l'Allée ou des alentours proches. Mais en journée, des pêcheurs y viennent de plus loin. *On ne fait pas ce qu'on veut* autour de l'étang: l'association de pêcheurs impose certains usages. Ce sont eux qui font en sorte que les enfants ne jouent pas tout près. Il y a aussi le drame de l'enfant qui s'y est noyé. Les sentiers qui longent l'étang, tout proches de l'eau, sont un peu insécurisants, surtout le soir. Certains coins sont éclairés et d'autres pas. L'une a l'impression, le soir, que l'étang est *encerclé de buissons*. Pour l'autre, *ce n'est pas vrai que tu es coincé: tu as des échappées partout, des escaliers pour remonter le talus et des trous dans la haie pour rejoindre la chaussée*. Un marcheur, la fois précédente: quand, le soir, on va vers la friagerie et que le coin est désert, c'est pas rassurant: l'éclairage ne fonctionne pas toujours.

Les enfants bâtissent des cabanes dans les endroits sauvages qui entourent la cité. Un réseau de pièces, de balançoires, de salons, fabriqué à l'aide de matériel récupéré. Ceux qui y ont accès sont ceux qui ont aidé à la

construction, sans distinction entre garçons et filles. Quand les adultes parlent de «manque de jeux pour enfants», ils évoquent l'absence d'infrastructures «prévues pour». Les enfants, eux, se sont bricolé un gigantesque terrain de jeu, à l'abri de la surveillance des parents; il y a un coin marécageux, près de l'étang. Des gens de l'Allée et aussi des alentours y déversent des déchets, Autrefois, c'était un cimetière de pestiférés. Certains ne voudraient pas vivre dans les maisons qu'ils vont reconstruire dessus. *Ça ferait une drôle d'impression.*

*On ne joue pas là où il y a les sables mouvants parce que c'était un cimetière* disent des enfants.

### **Le quartier des retraités**

Ce quartier, bien que relevant de la même cité sociale, est considéré comme « en dehors ». *D'abord parce que c'est pas la même structure, et puis parce que n'y vivent que des retraités. Les maisons sont bien, on n'entend rien du tout.* L'endroit est décrit comme *calme, tranquille*. Au printemps, c'est même joli, avec le sentier bordé de tilleuls. Mais il n'y a pas de bancs pour s'asseoir et on abandonne des sacs clandestins dans les chemins.

Les habitants de l'Allée se servent de ces rues comme d'un raccourci pour la ville. Uniquement les piétons, d'ailleurs: *Si je venais en voiture, je n'aurais aucune raison de traverser ce quartier; j'entrerais par l'entrée principale. Personne ne se parque ici, alors qu'il y a plein de place pour des voitures. C'est parce qu'on n'ose pas : c'est mal éclairé et il n'y a pas de surveillance.* A l'Allée, par contre, il y a une surveillance, un contrôle. *Il ne peut rien arriver.* On ne joue pas là. Si ce n'est les circuits à mobylette, l'endroit est vite désert. *Ils sont un peu terrés, c'est un endroit qui n'est pas vraiment utilisé, c'est pas un espace public, on ne le voit pas. Il ne s'y passe rien.*

Les gens de l'extérieur n'ont aucune raison d'y passer, ce n'est pas connu, pas indiqué, *tu ne passes que si tu connais*, et, de toute façon, *ça ne mène à rien d'autre qu'à l'Allée.*

Le soir c'est un *coupe-gorge*: c'est très mal éclairé. Surtout pour des personnes âgées; alors on emporte des lampes de poche ou on évite d'y passer. En hiver, on n'y passe plus après 17h parce qu'il fait déjà noir. *On s'imagine une présence malveillante mais c'est surtout parce qu'on ne connaît pas bien ici. On est en dehors, dans un coin perdu, un peu triste, où rien ne se passe. Tous les gens qu'on croise dans le noir se saluent, c'est une manière de rassurer les autres et de se rassurer soi-même: je ne te veux rien, toi non plus, bonsoir.*

### **MONS: JEMAPPES, LA CITE DU COQ**

Le groupe est composé de quatre personnes: deux hommes, deux femmes. L'un des marcheurs, 81 ans, vit depuis 31 ans à la cité. L'autre, 23 ans, y vit depuis sa naissance. La troisième marcheuse, 80 ans également, vit dans le quartier des pensionnés (depuis 15 ans), et la quatrième y a vécu 10 ans. Elle y organise des activités participatives et des animations pour les personnes âgées.

#### Marcher en groupe dans ce contexte

Déambulant dans la cité, le groupe éveille des curiosités. L'un des marcheurs, éducateur, est régulièrement interpellé par des habitants qu'il salue et qui le questionnent sur la démarche. Des regards intrigués et méfiants se posent sur notre groupe, notamment du fait qu'on prend note. *On nous observe.* Dans l'espace extérieur partagé, on est visibles depuis les logements des tours et des petits immeubles; *S'il y a une explication à un moment donné à votre présence, ça passera. Sinon, on se demandera si vous êtes de l'immobilière sociale, de la police ou des journalistes.* Un jeune d'une cité voisine, intrigué, se joint au groupe lors de la deuxième marche et y participe.

La cité du Coq désigne une des parties de la Cité sociale de la Francophonie, bien plus vaste. Les deux itinéraires sont restés « en haut de la butte », sur la place du Coq et à proximité des deux buildings. Beaucoup de discussions ont trait aux appartenances et aux identités conflictuelles qui coexistent dans un même espace. Aux clivages qui le marquent.

*J'ai l'impression d'une ville dans la cité, un clos, un village dans un village. ...pourtant ce n'est pas un ghetto.... C'est spacieux et vert même si il y a beaucoup de béton ...; La, vie reprend son cours ... Ici, c'est*

*cosmopolite. Les origines sont mélangées. .. Les vieilles personnes sont un peu éloignées. Il devrait y avoir davantage de bancs pour qu'elles puissent faire des haltes sur leur trajet. Avant, la cité, c'était un lieu où les gens se retrouvaient, un lieu de rencontre. Ce n'est plus le cas aujourd'hui.*

### **La place du Coq**

Depuis la place, on a une vue surplombante. *C'est plus vert que d'autres cités, ici on est en hauteur.* Autrefois, *on venait au Coq se promener*, c'était un grand espace vert. Depuis quelques temps, les «gens du bas» montent ici à nouveau, or ils ne le faisaient plus *du fait de la réputation. Pour ne pas être assimilés avec les gens d'ici.* Les gens du Coq (les habitants des deux buildings et des abords de la place) sont considérés différemment que les habitants du village et ceux de l'ancienne cité de la francophonie. On dit que *c'est le bronx.* La médiatisation de cette image de la cité, notamment à travers l'émission 'Strip tease' sur la cité en 1987 puis 10 ans plus tard, est désignée comme partiellement responsable de cette réputation. Une réputation tenace.

La place est plus propre qu'avant: *avant, c'était un tapis de crottes de chien mais maintenant, il y a les jeunes en salopette rouge qui nettoient.* C'est un lieu symbolique, on y commémore annuellement la «bataille du Coq», même si, dans le groupe, on ne sait pas exactement de quoi il retourne. Les petits y jouent à cache-cache, de temps en temps un couple d'amoureux vient admirer la vue. La nuit, ce n'est pas pareil, on dit que des jeunes viennent pour s'y piquer. Mais, en général, la place est plutôt désinvestie. Tout se passe derrière les façades des maisons qui la bordent. Derrière, c'est-à-dire devant: du côté de la rue. A l'origine, la porte d'entrée de ces maisons donnait sur la place. Mais les habitants ont investi l'autre côté, le côté rue. *Côté rue, c'est le côté animé.* Les gens entrent par là. Le côté «place», c'est *le côté du facteur*, celui des boîtes aux lettres. Les buanderies installées dans les garages, ouvertes sur la rue, fonctionnent comme des petits cafés clandestins. Les gens s'y installent, partagent les derniers potins, alimentent *les cancans*, les rumeurs. C'est là le lieu de vie, *où l'on discute, se dispute.* On peut observer les allées et venues, on ne tourne pas le dos à l'animation du quartier. Du coup, *on oublie cette place, c'est comme si elle n'existait pas vraiment*; aucune animation n'y est organisée.

### **Les communs du Flora Tristan, le «rouge»,**

La sécurisation, perçue comme excessive par certains, des accès aux appartements (cartes magnétiques, etc.) a été vécue par certains habitants comme une entrave à leur vie privée. *C'est Alcatraz ici! Il faut ouvrir trois portes fermées avant d'arriver chez soi.* Sur la porte d'entrée donnant sur les couloirs, une indication officielle annonce *«ceci n'est pas un lieu de rassemblement».* Pour l'instant, le parlophone ne fonctionne pas. On a donc accès aux cages d'ascenseur et d'escaliers. La cage d'escaliers servait en effet de lieu de rassemblement. *On avait nos étages attirés, on était en masse. Dès qu'on avait du temps libre, on venait se cacher. On restait entre garçons.* La présence de filles était exceptionnelle; *les filles restaient à l'intérieur ou allaient en dehors de la cité. Mais aujourd'hui ça a changé.*

*Les rusés ont même accès au toit!* Du fait de leurs déambulations, les jeunes connaissent ce bâtiment par cœur, ils squattent les appartements vides, *ma fille a vécu des rencontres amoureuses dans ces escaliers.*

### **Les espaces extérieurs partagés**

Les jeunes occupent le bas des immeubles, les bancs (le *banc du zéro*), les rampes et se les partagent, selon le moment, avec les mamans. On voit surtout des jeunes garçons. Selon l'heure, on vient prendre l'air, fumer. Une seule fille se joint parfois au groupe mais c'est une exception (*elle est un peu «garçon manqué»*). Les enfants des buildings restent en bas près de leur appartement. *Ils sont dans leur quartier.* Ce qui permet aux mamans de les surveiller depuis l'appartement. On croise aussi des jeunes d'autres quartiers. *Moi, depuis que je ne vis plus ici, je n'y vais plus. Je n'ai plus de connaissances, je vois ces regards sur moi, je sens que je ne suis plus l'amie.*

*Les jeunes, si on les salue et qu'on les laisse tranquilles, il n'y a pas de problème. On se dit bonsoir:* L'hiver, une fois, 18h-19H, plus personne ne circule. Le bas des tours est un lieu de jeu et de rencontre: *si deux femmes veulent se disputer, elles iront là.*

Selon un marcheur, beaucoup de mamans descendent, mais de l'avis d'une autre, les femmes restent plutôt à l'intérieur: c'est lié au manque d'intimité. D'un appartement à l'autre, tout s'entend. *Peut-être que les gens*

*ne descendent plus pour ne pas devoir assumer le regard de leurs voisins qui en savent long sur eux? Le manque d'argent et la convivialité seraient pourtant les éléments principaux qui retiennent les gens ici: il y a des gens qui déménagent puis qui reviennent pour la convivialité.*

Nous sommes au sommet d'une butte, alors le vent, entre les deux tours, est très violent: *j'ai même décollé, une fois, avec ma fille dans mes bras.* Un autre jour, c'est *le chapiteau qui s'est envolé lors d'une fête.*

L'agora space. Seule une fille s'est jointe au groupe de garçons qui joue au minifoot. D'autres les observent. Les filles sont moins dehors que les garçons, elles viennent voir les garçons jouer mais elles sont plutôt à l'intérieur. *Les mamans les tiennent, elles ont peur, les sentent en danger. Regardez, quand il y a des filles comme les garçons font des siennes!* Avant l'agora space, les jeux se faisaient ailleurs, sur le terrain de béton. Maintenant, ça varie. Par moments, on reprend l'ancien terrain. On a des infrastructures correctes, *mais les gens pensent toujours que le Coq, c'est le bordel.*

On entend les cris du sport, pour attirer les filles. *Plus tard, ce sera le bruit des moteurs des voitures qui font leur circuit.* Se défouler, se faire remarquer et se faire plaisir. *Ils n'ont pas d'autre moyen; quand on a quelque chose sur le cœur, il faut crier...*

Une discussion oppose deux marcheurs sur la propreté des pelouses et des espaces communs. L'une trouve l'espace propre, l'autre, qui vient de voir quelqu'un jeter sa canette par terre, le trouve négligé. *Je ne comprends pas pourquoi on n'est pas plus propres... Tu parles en temps qu'éducateur, mais moi je trouve que ça va, qu'il y a bien pire! Forcément, si les gens sont beaucoup dehors, ça laisse des traces. Si ces jeunes pouvaient aller à l'académie ou faire du parascolaire, ils ne seraient pas dehors et ne laisseraient pas de traces. Mais dans un contexte défavorisé, tu vis dehors* Et le premier de lui répondre : *C'est parce qu'on fait un effort que ça ressemble à ce qu'on voit. On ne peut pas laisser les gens s'en foutre.*

Rassembler les habitants de toute la cité lors d'animations n'a rien d'évident: on relève de nombreux clivages. Ainsi, il y a une nette différenciation entre ceux des deux buildings, le «bleu» et le «rouge» et entre ceux des tours et les habitants du reste de la cité ; au début de la cité, les appartements des buildings étaient très prisés: ils étaient magnifiques, spacieux, confortables. *Mais à un moment, on n'a plus osé venir. Encore maintenant, on ne vient plus.* C'est toujours le rouge qu'on montre du doigt; *le bleu est plus raisonnable.* L'un des marcheurs explique le principe de rassemblement: le «rouge» rassemble une proportion plus importante de familles monoparentales et de ménages en situation précaire, tandis que le «bleu» compte plus de propriétaires. L'un et l'autre ont leurs activités; on évoque la cagnotte du bleu et la buvette du rouge, *qui ne fonctionne désormais plus que lors des tournois de pétanque.* Les problèmes de ces deux bâtiments sont donc tout à fait spécifiques. Toutefois, les différences visibles relevées entre ces deux bâtiments ne mettent pas tous les marcheurs d'accord. L'un d'eux, qui y a vécu, ne trouve pas cette différence flagrante. D'après l'autre, elle se verrait notamment aux «sèche-linges» installés sur les balcons (*mais il n'y a pas moyen de faire autrement!*).

*Ca fait une demi-heure qu'on parle, et rien ne se passe,* relève une marcheuse. Elle y voit un changement inouï, qu'elle relie aux initiatives de la maison de la Convivialité. *On entend juste le bruit de la vie.*

## GENT – RABOT

Le groupe se compose d'un habitant, d'une habitante et d'une employée (formations socio-culturelles)

### Marcher en groupe dans ce contexte

Les trois marcheurs du groupe sont, d'une manière ou d'une autre engagés, dans des activités locales sociales ou culturelles. Marcher avec ces personnes implique que le groupe se fait remarquer, saluer. L'environnement résonne avec notre présence, on explique *qu'on montre le quartier à monsieur.* Après avoir échangé quelques mots avec un homme assis sur les escaliers de l'église, un des marcheurs s'aperçoit, par

exemple, que ce dernier s'en va: *on a trop regardé cet homme, il s'en est allé; il pensait peut-être qu'on était de la police, bien que tout le monde puisse s'asseoir là-bas*. Organiser des marches n'est pas une nouveauté dans le quartier: les marcheurs ont fait référence à au moins trois autres itinéraires, mis en place par trois associations ou instances différentes et portant sur des 'thèmes' différents qui marquent le quartier: le gros projet d'aménagement en cours («Bruggen naar Rabot»), la pauvreté ou le passé industriel (textile). Ce 'coin' de la ville pose aussi des enjeux par rapport à une investigation déambulante: *Dans une seule tour d'habitation, il y a 572 domiciles; comment est-ce qu'on marche là-dedans? J'aime bien faire ça: je prends l'ascenseur et je descends toujours à pied. Il y a un tas de circuits. C'est une manière de faire connaissance avec les gens. C'est un quartier en soi*. Bien que l'unité administrative Rabot-Blaisantvest était indiquée comme point de départ, les deux marches se sont limitées à Rabot, partie de la ville par rapport à laquelle il y a une propension énorme pour caser les gens dans une sorte de 'low profile'. Un autre marcheur reconnaît cette tendance et relativise: *Ce n'est pas un drame énorme. Rabot a toujours la réputation d'être un 'quartier à problèmes', mais il y a pire. Blaisantvest a des problèmes plus graves, c'est différent, tout est barré: là-bas, on ne peut pas bouger au sein de ce quartier*. Par rapport à Blaisantvest, c'est notamment le manque d'accueil pour des personnes vivant dans des conditions désastreuses qui est dénoncé à plusieurs reprises lors des marches: *j'ai déjà proposé à la ville d'ouvrir des douches pour que les gens puissent se laver; ils n'ont pas d'eau, ni d'électricité. Il y a des toilettes pour les chiens, mais pour ces gens, il n'y a rien*. Deux marches à travers Rabot se sont principalement axées sur les différents usagers et usages des lieux visités.

### **Des lieux qui débordent et qui replient**

Lors des marches, les présences ou les usages qui se dessinent dans le quartier étaient souvent attachés à des endroits autres que le quartier même. En considérant que le quartier héberge des gens de plus de 70 nationalités différentes, les références à d'autres endroits (d'autres pays en l'occurrence) étaient rarement absentes. Il y a par exemple les étudiants étrangers qui suivent des cours dans une haute école dans le quartier (*il y a beaucoup d'Africains; ils vont à la messe le dimanche*). Il y a aussi la communauté pakistanaise de Gent qui fréquente le quartier parce que la mosquée pakistanaise y est située. Et il y a *des Iraniens qui viennent ici parce qu'ils sont devenus chrétiens et qui s'étonnent d'arriver dans un quartier largement musulman*. Si le quartier s'avère travaillé par des flux qui dépassent sa localité, il y a aussi un mouvement qui ancre certains usages ou usagers à l'intérieur de son périmètre. Un marcheur donne une illustration: *j'ai fait un camp avec des jeunes du quartier. Certains n'osaient pas entrer dans une forêt, parce qu'il n'étaient jamais allés dans une forêt*. Un autre marcheur continue: *je crois que c'est en effet une caractéristique de beaucoup d'immigrés qui habitent ici qui sont de vrais citoyens*. Mis en relation avec le reste de la ville de Gent, Rabot a été caractérisé comme *une enclave (le problème du quartier, c'est qu'il n'y a pas de jonction avec la ville)*. Mais cette image est toutefois nuancée en considérant une autre manière de se situer dans le quartier: *C'est assez nouveau de voir un réseau de gens qui ne bougent pas au sein du quartier, qui habitent ici très consciemment d'une certaine manière, mais qu'on ne voit pas, qui sont en contact virtuellement et qui évitent l'alliance physique. Mon expérience, c'est que ces gens s'identifient avec le quartier au sein du réseau et s'en distancient en dehors. On se parle sur le net, mais pas dans la rue*. Pour d'autres habitants, le 'réseau', l'ampleur du quotidien se définit encore autrement: *Je demandais une fois à quelqu'un comment elle se sent ici et elle me répondait: 'Très bien, on a tout ici, on parle un turc, on a notre mosquée, nos magasins, ...'*

### **Des rues**

Plutôt qu'au quartier Rabot, les habitants se sentent liés à l'une de ses rues: *Quand je m'adressais aux gens en leurs demandant 'est-ce que vous êtes habitant du quartier?' Beaucoup de gens ne savaient pas ce que je voulais dire. C'est où alors? Le mieux, c'est de considérer le niveau des rues. De l'extérieur, on s'approche des gens d'une manière trop abstraite. Il y a une forte identification avec la rue*. Un autre marcheur tente une explication: *C'est peut-être dû aux différentes nationalités. Il y a aussi des gens qui partent tôt le matin, qui rentrent tard le soir et qui vont ailleurs pendant les week-ends*. D'où la possibilité de dire *Rue X a une bonne réputation* ou *Rue Y, c'est la rue Roumaine*. Entre quelques rues, une certaine tension existe. En général, les gens se retrouvent souvent dans la rue: *jusque tard la nuit, il y a une grande sécurité parce que les gens se rendent visite tard, surtout en été. Des enfants souvent trimbaient dans la rue jusqu'à 01:00h la nuit*.

## Autour de l'église

L'église est située au coeur de Rabot, dans la rue Wondelgemstraat, la veine commerciale et circulaire du quartier. Les gens se mettent sur les escaliers de l'église, *parce que le soleil y brille*. La plupart des personnes plus âgées ne comprennent pas le néerlandais, contrairement aux jeunes, qui viennent le soir et qui le parle. Il y a aussi leur traces: mégots, noix, etc. Avant, il y avait des traces d'usage de drogues; depuis l'installation d'un nouvel éclairage, ça a changé. À 100 mètres de l'église, il y a un supermarché: *chaque jour, on croise toutes sortes de gens au Delhaize. Le gérant parle aux gens, il a une fine manière d'adresser la parole. J'aime bien aller là-bas, parce que les gens ne se parlent pas dans d'autres conditions. Certainement avec une mentalité qui veut que les femmes ne regardent pas les hommes. C'est leur culture; mais là, elles n'ont pas le choix, parce qu'elles doivent acheter. Il y a une autre atmosphère que dans la rue.* Autour de l'église et dans la rue qui donne sur l'église (Maria-Theresiastraat), ce sont surtout des hommes qui se retrouvent et qui squattent. Il y a deux centres socioculturels dans la rue Maria-Theresiastraat, dont l'un ne sert pas de boissons alcoolisées. *Il y a une atmosphère agréable, très polie; quand j'y vais pour distribuer des formulaires, je suis appelée pour boire un thé.* Dans l'asbl sans alcool, des femmes viennent le vendredi pour lire le Coran. Elles ne peuvent pas entrer dans l'autre centre, pas même regarder à travers la fenêtre. Il en va de même pour un 'café Internet': *Je voulais louer le café Internet pour donner des cours informatiques, mais ce n'était pas possible.* Le même marcheur s'était renseigné pour apprendre à des femmes à faire du vélo, ce qui ne s'avérait pas possible non plus, *car c'est un sport, une activité en mouvement.*

## Griendeplein

Le groupe de marcheurs s'est arrêté à la place Griendeplein, considérée comme *le début du quartier*. C'est un carrefour de transports en commun, il y a toujours de l'agitation et l'atmosphère est anonyme. Il y a quelques bars, avec lesquels les marcheurs *ne peuvent pas s'identifier* ou desquels ils *ne peuvent pas faire leur café habituel*. Il y a beaucoup de passage de gens qui habitent dans une des trois grandes tours d'habitation juste à côté. C'est un endroit où les gens se rassemblent. Il y a un petit parc au pied des tours, on peut y jouer au foot. On observe beaucoup de mouvement dans les halls des tours (des gens qui viennent chercher leur poste etc.). Des animateurs ont fait en sorte que *les enfants puissent jouer sur la petite place plutôt que dans les ascenseurs des tours*. Et comme disait un autre marcheur à un autre moment: *Avec ce qu'on fait pour les enfants, on tisse des liens, on instaure une certaine solidarité.* Dans les tours il y a une mixité sociale qui ne fonctionne pas toujours bien. Un marcheur met en relation la sécurité et l'accessibilité physique des tours: *ces tours sont fermées automatiquement; tout comme les boxes de garage: on ne sait pas entrer comme ça ... Là où la présence de la police est ressentie comme nécessaire, la police ne sait même pas entrer. Dans les tours, c'est en effet pas trop difficile: on attend que quelqu'un sorte et on entre. Mais c'est pareil pour la police: ils n'ont pas de passe-partout. ... Et il y a effectivement des enfants qui vont jouer sur les toits. Vous pouvez vous imaginer?*

## GENT – MUNIKPARK – ZUIDPARK

Quatre personnes se montraient motivées pour participer à la démarche: deux marcheurs habitent dans le secteur, le troisième y travaille et le quatrième y passe régulièrement. Deux marches ont été organisées.

### Marcher en groupe dans ce contexte

La structure du secteur tel qu'il est fréquenté et raconté par les marcheurs se présente comme un segment du secteur administratif, délimité par des lignes de démarcation physiques importantes: une grande route qui donne sur une voie d'accès à l'autoroute (Franklin Rooseveltlaan), le canal (Muinkschelde) et le Sint-Lievenslaan, une partie de la ceinture autour de la ville de Gent (*Je ne vais jamais à l'autre côté de Sint-Lievens, c'est coupé, il n'y a pas de sortie*). Les deux itinéraires se concentraient à l'ouest de l'axe Franklin Rooseveltlaan. L'autre côté, qui bien que partie du secteur tout en étant ressenti comme une réalité distincte, n'a été visité que brièvement, principalement pour s'arrêter au «Petit Béguinage», un endroit vert et calme, considéré comme un *oasis de repos* et fréquenté par certains marcheurs. Remarquons que l'accès physique à ce domaine, une simple porte dans une rue de maisons, est observé comme peu prononcé: *les gens du quartier passent à côté, les touristes n'y vont pas*. La nature cachée de certains endroits ou l'interprétation en termes d'oasis surgissaient régulièrement lors des marches. Les cheminements étaient principalement axés sur la succession d'une suite d'endroits qui présentent une certaine intensité ou curiosité au niveau des



usages, des (co-) présences ou des interactions. Les questionnements concernant l'accessibilité renvoyaient surtout aux fonctionnalités des lieux, à ce qu'on peut y faire (ou pas), tout comme à ce qui leur rend plus ou moins attractifs.

### **Les parcs**

Deux parcs ont été visités: Muinkpark et Zuidpark. Le Muinkpark, intime et bien-aimé par les gens du quartier, est *entouré de belles maisons, qui donnent l'impression d'habiter en Angleterre*. Comme ces maisons disposent d'un jardin, le parc est moins visité par ces habitants que par d'autres usagers: des personnes qui habitent dans les appartements, des étudiants ou des écoliers. Une aire de jeu attire aussi des familles avec enfants. Le parc est hautement fréquenté par les étudiants et leur absence pendant les vacances ou la période de blocus se fait remarquer. Le charme romantique du parc lui vaut le surnom de «parc des amoureux»; les environs du parc profitent aussi de la senteur des tilleuls. En face du parc, il y a l'école Crombeen. Auparavant, c'était une école catholique de filles. Aujourd'hui, elle est mixte, mais ce sont toujours surtout des filles qui y vont en classe: *Quand je vais au travail, je vois des voitures qui déposent principalement des filles; les filles vont plus facilement à une école de garçons que l'inverse*.

Le Zuidpark, plus large que le Muinkpark, a une connotation moins locale que ce dernier et se prête à d'autres usages: des sports (foot, jogging, vélo, ...) ou des événements (par exemple, le festival Jazz in het Park en été). Les gros axes de circulation délimitant le Zuidpark posent certains inconvénients. La circulation sur le Franklin Rooseveltlaan connaît une vitesse trop élevée et une passerelle ou un tunnel serait des bonnes options pour relier le parc à la zone d'habitation à l'ouest de cet axe routier. Au bout du parc, les voies d'accès et les sorties de l'autoroute pourraient être démontées en vue de modérer la circulation et de stimuler une vie sociale plus intense.

### **Le complexe de cinéma**

Un grand complexe de cinéma, situé aux bords du secteur, est identifié comme un lieu marquant pour les alentours résidentiels. Les rythmes de séances déterminent le passage de bon nombre de spectateurs, principalement le soir, et instaurent certains enjeux au niveau de gênes (notamment entre minuit et 1h du matin: bruits, agitation, ...) et de gestion de parkings. Une grande surface de parking adjacent au complexe, physiquement accessible à tous et composé de plusieurs bandes de terrains tissées entre des immeubles, est visité et ressenti comme *curieux, caché, pas très intéressant, présentant rien qui attire*. Un marcheur y était une fois la nuit et met en évidence un manque de lumière. Étant tout d'abord un parking pour voitures, d'autres usages de ce lieu sont toutefois avancés: *Des écoliers le traversent pour aller à la gare, ou des enfants peuvent y jouer avec des petites voitures téléguidées aux moments où peu de voitures sont garées*.

### **Une cité d'habitation**

Le groupe a visité une cité de vieilles petites maisons ouvrières, structurée par un entrelacement de petites ruelles, souvent des impasses. Le lieu est un peu caché: beaucoup de gens ne connaissent pas cette cité. Les gens y habitent vraiment dans la rue, surtout en été. C'est rare qu'une des maisons soit à louer. C'est un endroit paisible et il n'y a pas de passage de voitures: *Les cités sont des oasis dans la ville*. La statue de la Vierge suspendue à un mur est bien entretenue: *Ces jours-ci, c'est reconnu comme du patrimoine; avant, on lui lançait des œufs*. Un marcheur précise son ressenti par rapport à l'accessibilité du lieu, dépendant des saisons: *C'est spécial quand même; j'aimerais bien habiter ici. Dans les ruelles même, je viens rarement. Tu n'y vas pas quand tu n'as rien à y trouver. C'est comme entrer dans le jardin de quelqu'un: une infraction à la vie privée. Il s'agit bien de l'espace public, mais les gens sont dehors quand il fait beau*.

### **Foyer pour personnes âgées**

Un des marcheurs a entendu parler d'une nouvelle «place» intérieure (grand jardin) qui fait partie d'un foyer pour personnes âgées et on s'y rend. On entend des cris d'enfants; il y a une aire de jeu entourée d'une clôture, qui fait partie de la garde d'enfants à côté. *Les personnes âgées sont en tout repos*. Comme il fait pluvieux, personne n'est dehors sauf le groupe de marcheurs. Le jardin est caractérisé comme *un oasis de paix, c'est bien qu'il soit ouvert à tout le monde; mais il faut être au courant pour trouver*. Il est ressenti comme *beau, soigné et un peu froid*. On peut venir à son aise pour bouquiner; *c'est agréable quand on n'a*

*pas de jardin chez soi. On croit qu'on peut marcher sur l'herbe, parce qu'il n'y a pas de pancarte.*

### **Wilsonplein**

La grande place Wilson est caractérisée comme un lieu de rencontre, aussi bien pour des gens qui y habitent ou travaillent que pour des gens qui n'ont rien à voir avec le quartier. Contrairement au reste du quartier, il y a toujours de l'agitation, du va-et-vient, même en hiver, même quand il pleut. Il y a un carrefour de transports en commun, un grand centre commercial, la poste, le centre administratif, la bibliothèque et tout près, il y a le Zuidpark et une aire pour des skaters. Des jeunes y traînent avant d'aller à l'école; des jeunes de différentes écoles s'y retrouvent. Sur les escaliers de la bibliothèque, il y a souvent du monde qui bouquine. Des actions publicitaires (*On nous adresse la parole*) ou des activités de la ville (comme la Semaine des Sports) s'installent également sur la place. Dans le centre commercial, les magasins ferment à 18:00h, sauf le supermarché, qui reste ouvert jusqu'à 19:30h. Après 18:00h, le centre commercial est mort: *C'est le meilleur moment pour aller au supermarché.* Un marcheur raconte: *Pendant la journée, il y a toujours du mouvement sur la place, toutes sortes de gens. Quand les magasins sont fermés, quand le silence et la nuit tombent, ça donne une toute autre atmosphère. Ceci n'empêche qu'il peut y avoir de l'insécurité pendant la journée. Il y a deux semaines, mon fils s'est fait voler son argent et son téléphone portable au milieu de la place. Il a crié, mais les gens autour n'ont pas réagi. C'est vraiment déjà la métropole là-bas, avec l'agitation; anonyme aussi...*

### **ANTWERPEN – KIEL**

Deux habitants, qui travaillent là aussi. Une Anversoise qui y passe de temps en temps;

#### **Marcher en groupe dans ce contexte**

Het Kiel est un quartier résidentiel physiquement séparé de la ville d'Antwerpen par des axes routiers importants et exposant une identité propre: *Het Kiel est un quartier populaire; Quelqu'un du Kiel est tout d'abord du Kiel et pas de 'la ville'.* L'unité administrative Het Kiel n'a pas été explorée dans sa totalité: les trois marches ont eu lieu dans la partie appelée Oud Kiel; la partie connue comme De Tentoonstellingswijk n'a pas été visitée. De gros travaux d'infrastructure sont en cours dans le segment du quartier indiqué par les marcheurs comme intéressant. Cet état des lieux a eu des répercussions sur le déroulement des marches (poussière, boue, bruit de machines, ...) aussi bien que sur les propos des marcheurs: *Quand on adresse la parole à dix habitants du Kiel, il y en aura au moins huit qui vont causer de tous les travaux. Het Kiel est en mouvement, c'est une impulsion formidable, mais les gens en ont par-dessus la tête; ça les préoccupe, ce qui est compréhensible.* Les trois cheminements ont conduit le groupe à certains endroits clés en vue de décortiquer les mécanismes en œuvre dans la construction de leur accessibilité.

### **Les tours d'habitation Braemblokken**

Le site des Braemblokken est un ensemble de tours d'habitation perchées autour d'une zone de verdure, composée d'une grande pelouse au milieu et de bandes d'arbres, d'arbustes et de chemins pour piétons qui flanquent les immeubles. Les tours reposent sur des piliers de béton, ouvrant la possibilité de circuler sous les immeubles. Un marcheur s'étonne de l'état de ce site: *Un oasis de repos, je dirais. Très propre tout ça, c'est étonnant. Je m'attendais à voir des sacs en plastic partout, c'est frappant. Ça semble faisable de vivre ici, même s'il s'agit de grosses tours.* Le groupe observe peu d'occupants sur le site et en effet, il y a peu d'ordures, contrairement à d'autres endroits dans le quartier. Une discussion s'engage sur ce qui construit cet 'oasis de repos': *Regardez la pancarte indiquant qu'il est interdit de marcher sur la pelouse. Cette consigne est strictement suivie. Dès qu'il y a des enfants qui vont jouer au foot, l'infraction est invoquée lors d'une réunion du Conseil d'Habitants et ils vont insister sur le fait que ce n'est pas possible. ... C'est beau à regarder, mais on ne peut pas l'utiliser. Je m'imagine que les enfants jouent ici en été, que des gens s'allongent dans l'herbe avec un livre: tout ça n'est pas possible. ... Un jour, il y avait la proposition d'organiser une brocante sous les immeubles. C'est un bel espace public, mais c'était donc un problème. Il fallait contacter les gérants des immeubles et ils allaient sans doute refuser. ... Le problème, c'est la société des Logements Sociaux qui stipule qu'on ne peut pas marcher sur l'herbe et c'est au Conseil d'Habitants d'assurer le suivi. À mon avis, il y a un grand décalage entre l'intention de Braem, l'architecte et ce qui se passe maintenant. À l'époque, c'était un concept moderne: beaucoup de gens 'entassés', mais là-dessous de*

*l'espace public.* Les marcheurs poursuivent la discussion sur les potentialités de ce lieu et sur les motifs qui inspirent les entraves à son accessibilité. Plusieurs éléments sont avancés: la possibilité qu ce soit les habitants mêmes qui optent pour un durcissement progressif des codes d'usage, l'argument que les habitants sont trop nombreux pour que chacun agisse à son gré, l'idée que les personnes âgées ne tolèrent pas le moindre bruit, le fait que c'est la société des Logements Sociaux même et pas la ville qui est responsable pour l'entretien des environs, etc. Cette 'situation urbaine' montre bien comment l'accessibilité n'est pas ressentie de la même manière par tout le monde et comment elle négocie, tant entre les acteurs concernés qu'au sein d'un groupe de marcheurs explorant cette situation.

### **Le stade de football**

Le stade de l'équipe de football de Germinal Beerschot (GBA) est considéré comme un lieu marquant pour le quartier Oud Kiel. Autour, il y a des ruelles résidentielles; il s'agit d'un *quartier paisible*. Ce calme est toutefois troublé quand il y a un match de football: des milliers de gens débarquent, les riverains des rues jouxtant le stade ne savent plus sortir de chez eux, les chansons du public ont une portée de plusieurs kilomètres, un hélicoptère tourbillonne autour du stade et les forces de l'ordre se déploient de manière imposante. Une tendance à 'ouvrir' l'infrastructure du stade vis-à-vis du quartier peut être observée. Un parking du stade insuffisamment investi a été aménagé en terrain multifonctionnel. Avec des marquages sur le sol, une aire de sport et de jeu a été démarquée: *Lors de moments d'animation, trois soirées par semaine, beaucoup de gens viennent ici. Pendant la journée, des voitures peuvent stationner, sauf sur les bandes colorées. Dans l'expérience des gens du quartier, c'est quelque chose de positif.* La superficie de tout l'immobilier urbain lié au stade est assez large. Dans son prolongement, il y a un domaine avec un couvent et une grande pelouse. Ce domaine est censé être fermé, *mais on peut y entrer. On l'a fermé pendant une période, mais les gens le traversaient tout de même; des écoliers abîmaient la clôture. Il y a des plans pour passer une rue à travers le domaine.* Considérés ensemble, le stade et la prélatrice constituent un terrain gigantesque sans aucune route qui passe à travers. Celui qui veut passer d'un côté à l'autre, est obligé à faire un détour important.

### **L'axe commercial du Kiel**

Un tout nouveau centre commercial, hébergeant 31 magasins et ouvert en avril 2006, constitue un nœud pour le quartier Oud Kiel: *Ce sont surtout des gens du Kiel qui viennent ici. Le centre est rempli l'après-midi et il y a grand monde aussi les week-ends. Il y a assez de magasins qui ciblent exclusivement les jeunes. Il y a beaucoup d'écoles secondaires, beaucoup de jeunes qui habitent au Kiel et il y a aussi une population allochtone importante ... Du point de vue purement économique, c'est un peu décevant, car il y a pas mal de 'windowshopping' ... L'avantage, c'est aussi qu'on est à l'intérieur; on peut venir tranquillement, bouger un peu et la journée passe. On peut entrer dans le parking et après dans le centre sans passer à l'extérieur. Beaucoup de gens viennent aussi à pied ou avec le tram. Pour les femmes qui sont à la maison, c'est accessible; elles viennent chercher ce dont elles ont besoin au quotidien. Au cas où une famille ne dispose que d'une voiture... L'entrée du centre commercial se trouve dans un gros axe routier (la rue Sint-Bernardsesteenweg, une coupure au Kiel) et donne sur le début de la rue Abdijstraat, à l'autre côté de cet axe. La rue Abdijstraat est une rue de commerce traditionnel qui s'est trouvée dégradée les dernières vingt années. Le passage entre le centre commercial et cette rue est en train d'être aménagé en place, c'est-à-dire une zone de vitesse 30 km/h qui est censé ralentir la circulation sur la route Sint-Bernardsesteenweg pour donner la priorité aux piétons qui traversent. Les marcheurs commentent: *Le passage est pour le moment peu réussi, pas encore 'invitant' ... La scène de la rue mérite encore d'être façonnée, ... Quand on voit comme ça, il y a beaucoup de pierres, toutes des masses grises ... J'espère qu'on prévoit encore un peu de verdure.* L'autre bout du centre commercial donne aussi sur une toute nouvelle place, qui a le potentiel d'être un lieu de rencontre fantastique. Les marcheurs évaluent la place: *Je n'ai jamais vraiment vu beaucoup de monde ici ... Le terrain de basket est incliné; du coup, personne vient jouer au basket ici, ce n'est pas possible. ... Il y a peu de verdure, pas de bac à sable, c'est un peu une masse de pierres ... C'est propre, mais peu attrayant; je n'ai pas de raisons pour venir ici; je ne m'installerais pas sur un banc avec un livre...* Les marcheurs remarquent aussi qu'avec l'arrivée du centre commercial, deux parties du Kiel se trouvent plus coupées l'une de l'autre que ce n'était le cas avant: *Avant, en passant dans le Sint-Bernardsesteenweg, on voyait un espace ouvert. C'est devenu plus fermé avec le centre commercial. Avant, les gens passaient par un petit chemin où il y avait quelques bancs; maintenant, ils sont obligés de passer par une porte à glissière. Et le soir, quand le centre commercial est fermé, ils doivent faire un détour. ... Je crois qu'il ne se passe rien sur**

*cette place le soir. Une note positive est retenue pour un vieil arbre, juste à côté de la place: C'est fantastique qu'ils ont gardé cet arbre. Ca donne encore quelque chose de monumental.*

### **ANTWERPEN – EILANDJE**

Un guide , deux employés d'une école dans le secteur, une habitante d'Antwerpen (Amazonie), un habitant (ex-docker).

#### **Marcher en groupe dans ce contexte**

Le quartier Eilandje est une zone frontalière de la ville qui constitue le passage au port d'Antwerpen. Pendant longtemps, ses activités et populations étaient principalement portuaires. Aujourd'hui, d'autres usages se sont infiltrés dans son périmètre et une reconversion, plus ou moins lente, plus ou moins 'sauvage', est en cours ou s'annonce. Marcher dans ce 'coin' de la ville revient à naviguer dans l'histoire portuaire de la ville et à tâter le pouls de son évolution. Pour sonder l'accessibilité ressentie de cet environnement, le groupe de marcheurs s'est concentré sur les différents usages des lieux et leur évolution, sur ce qui peut stimuler ou inhiber la présence de certains et sur la potentialité de ce coin de la ville caractéristique.

#### **Aspects physiques de Eilandje**

Le territoire de cette partie de la ville est physiquement structuré par des docks, des bassins de carénage et une infrastructure portuaire (entrepôts etc.). Les rues sont larges: *Avant, le travail et le domicile s'entremêlaient.* La place Noorderplaats est considérée comme une entrée au quartier, la rue Londenstraat (qui devient la Amsterdamstraat après le Londenbrug) comme un de ses axes importants. Cette rue Londenstraat est une route à haute circulation avec des pavés, qui occasionnent des gênes au niveau du bruit: *Les pavés, c'était bon pour des charrettes, mais ils font plus de bruit que des dalles ou l'asphalte.* Le vendredi entre 15:00h et 18:00h, cette rue est bouchée (*Une fois, on était sur une terrasse; il y a un gars qui est sorti de sa voiture et qui est venu boire deux bières sans déplacer sa voiture d'un seul mètre*). Un marcheur avance le potentiel du patrimoine industriel qui longe le fleuve De Schelde: *Ces grues sont en train d'être rongées par la rouille. Celui qui a besoin de fer, peut venir ici pour les démonter. La nuit, il n'y a personne qui va le voir. C'est dommage; je ne comprends pas ça. Ca a été toute une histoire: à un moment, la Région voulait offrir ces grues à la Ville. Il y avait l'idée de faire quelque chose pour les touristes. Le plan a été rejeté; des gens aisés avaient peur qu'on voie de loin dans leurs appartements payés chers en face.*

#### **Un coin désert**

Plus on s'éloigne du centre ville, plus on entre dans une zone d'industries et de terrains vagues désolés. Dans toute la partie de la ville appelée Eilandje, il y a peu de connections de transport en commun. Dans les rues plus près du centre d'Antwerpen et plutôt résidentielles, la présence d'usagers dépend encore des moments: *Un dimanche matin, c'est mort ici* ou encore: *On n'a pas intérêt à garer sa voiture ici les week-ends.* Il y a moins d'habitants qu'avant, beaucoup de maisons inoccupées, bon nombre de magasins ont dû fermer et il y a un niveau élevé de 'turnover' dans les petits commerces (épicerie, cafés, supermarché, etc.): *Considérons le boulanger. Les jours de pointe, c'est les week-ends d'habitude. Qu'est-ce qu'on voit ici? Le boulanger est fermé les samedis.* Par contre, il y a beaucoup de sandwicheries dans les environs qui approvisionnent les écoliers ou les nombreux employés travaillant dans le coin (bureaux de la douane, Vlaams Economisch Verbond, etc.). Les cafés aussi s'adaptent aux heures de travail: *Pendant la semaine, ces bars ouvrent à 05 :00h du matin et ferment à 18:00h.* Quant aux étudiants d'une haute école, leur sphère d'activités se situe plutôt hors du quartier: *Les étudiants qui résident ici, ont une chambre d'étudiant, surtout autour du Kempisch Dok, car on a beaucoup d'étudiants des Pays-Bas qui suivent certains cours particuliers ici. Quand on leur parle, on voit qu'eux non plus n'ont pas de vie sociale ici; ils prennent leur vélo et vont au centre.* Les gens qui travaillent ou qui vont à l'école sont des usagers primaires des lieux publics. Un marcheur tente une explication: *C'est encore jeune, c'est pas tellement fréquenté. Quand je viens en train, il est bondé de gens qui viennent à Antwerpen, mais je suis le seul à descendre à De Dam, le seul qui vient ici. Tout le monde se limite au centre-ville connu et ici, c'est un peu en dehors. Mais ça a pris un moment aussi avant que les gens aillent visiter Het Zuid (autre partie de la ville d'Antwerpen). Et pourquoi les gens vont là-bas? Parce qu'ils ont un énorme parking gratuit à leur disposition sur les docks comblés.*

Cette situation est contrastée avec la période durant laquelle le quartier était habité ou fréquenté par des communautés de gens liés aux activités portuaires : *Il y avait des centaines de cafés où les dockers se rencontraient et Parfois, 10000 ouvriers débarquaient au Kot (endroit d'embauche pour les dockers) le matin pour travailler.* Un tournant est néanmoins observable et de nouveaux usages se dessinent dans le quartier. Certains événements y sont par exemple organisés. La première marche a eu lieu le lendemain d'un grand spectacle de rue partiellement situé au Eilandje : *Hier soir à 17:00h, il y avait encore 500 000 personnes en ville ; à 19:00h, tout le monde était à la maison ; on peut pas forcer ça.* Les alentours revitalisés du port de plaisance à hauteur du dock Willemdok attirent aussi de nouveaux visiteurs : *Un samedi matin comme maintenant, on voit encore du monde dans les cafés ; on peut y prendre le petit déjeuner et on voit un peu plus de gens. Mais avant il y a trois ans, on pouvait se balader nu ici le samedi matin et personne ne l'aurait vu. C'est un fait, même avec le port de plaisance, c'était mort ici.* À d'autres endroits dispersés dans le quartier, une même tendance s'observe : une ancienne soupe populaire ou encore la maison de l'éclusier ont été transformés en restaurants distingués. Il y a aussi un certain nombre d'établissements pour sortir, *les clubs plus 'trendy' d'Antwerpen.* Des magasins plus exclusifs émergent et progressivement *un nouveau public vient habiter ici.*

### **Un territoire masculin**

Outre les aspects parfois rudes de l'infrastructure portuaire, il y a des facteurs qui font que l'accessibilité ressentie de certains coins du quartier se construit différemment par rapport à certains critères identitaires. Les marcheurs avancent: *Eilandje a été un territoire d'hommes, ou Naviguer, ce n'est pas pour les femmes, ou encore: vu qu'il s'agit d'un ancien port, la femme tient une place secondaire.* La rue Londestraat est encore considérée comme *favorable aux femmes*, mais tout ce qui s'éloigne plus du centre d'Antwerpen (vers le port) l'est beaucoup moins: *Si on veut rendre Eilandje plus favorable aux femmes, il s'agit d'y introduire des choses douces. Qu'est-ce qui est doux ici? C'est le Ballet van Vlaanderen et la musique classique ... Après c'est fini. Alors on voit bien que les changements se font progressivement. Tout près du Kot par exemple, il y a déjà un hôtel. La conquête de Eilandje se fait lentement.* A ce point-là, le Kot est considéré comme un endroit emblématique. Lors de la dernière marche, le groupe a assisté à l'embauche de dockers qui se fait encore quotidiennement au Kot à des heures précises. Des centaines de dockers à la recherche de travail se rassemblent dans les environs et à 13:00h précisément, s'arrangent avec des contremaîtres. Ce moment d'embauche est plus rituel que réel, vu que les accords sont joués à l'avance (par téléphone portable, dans les bars, ...). Les voitures sont garées en double file et *à ces moments-là, il n'y a jamais de police.* Dans l'entrepôt d'embauche, il y a un brouhaha, *comme si une grève allait éclater*, et l'atmosphère est ressentie comme *toujours un peu macho ou primitivement masculine*, bien qu'elle aie changé par rapport à avant: *les femmes ne se font plus crier après.* Lors de ces moments d'embauche, il arrive que des représentants d'un certain parti politique d'extrême droite viennent distribuer leurs tracts et *payer des bières.* Un des marcheurs explique: *Le port était rouge avant, mais maintenant, il est noir.*

### CHARLEROI – VILLE-BASSE/VILLE-HAUTE

Le groupe est composé de 5 marcheurs (Trois femmes et deux hommes). Aucun des marcheurs ne réside à Charleroi-centre. Un d'entre eux habite à la sortie de Charleroi-centre, il est retraité de la sidérurgie. Un marcheur travaille comme éco-conseiller, il travaille à Charleroi, habite à Liège, vient de Charleroi. Les trois autres marcheurs travaillent pour la ville (sur les contrats de quartiers pour deux d'entre eux et au département de l'aménagement urbain concernant le dernier marcheur).

### **Marcher en groupe dans ce contexte**

*C'est dommage que Charleroi soit identifié par ses axes. On a l'impression d'avoir parcouru de longues distances, pourtant, on a peu marché. On surévalue toujours les distances.* Trois citations qui expriment le rapport du piéton à la ville de Charleroi. La ville semble peu parcourue à pied si ce n'est pour des raisons fonctionnelles, des contextes qui ne se prêtent à aucun autre mode de circulation. Inhabituelle pour les marcheurs la déambulation à Charleroi-centre. Marcher le soir, une fois qu'il commence à faire sombre paraît encore plus incongru. Lors des discussions informelles, l'état de la voie publique est souvent évoqué. Elle semble parsemée d'obstacles matériels, d'embûches: trottoirs endommagés, voitures mal garées, encombrement de déchets, vitrines défoncées,...

## **La rue de la montagne** (croisement avec Bld Audent)

Le jour, la rue de la montagne apparaît comme une frontière entre la ville-haute et la ville-basse. Les marcheurs la présentent comme un axe qui relie le haut et le bas. *On ne flâne pas par ici, on monte, on descend.* Par contre, le Bld Audent, situé non loin de la rue de la Montagne, attire par ses arbres, ses belles façades et son architecture. Les marcheurs qui se sont laissé porter dans cette direction ont témoigné d'un sentiment de perte, perdus au milieu des commerces et infrastructures de services. C'est aussi un espace approprié par les voitures, Peu de place pour le piéton. *Ce qui m'a frappé, c'est la marée de voitures.*

La rue de la Montagne, lieu de passage pour certains, pour ceux qui rejoignent la gare notamment, lieu de vie, de rassemblement pour d'autres. *Quand il y a école, ça fourmille rue de la Montagne.* C'est un espace investi par les jeunes, surtout en période scolaire, par ceux et celles qui fréquentent les écoles situées à proximité. *Les filles et les garçons, friment et se draguent, ils investissent les bancs.* Les sdf constituent un autre public qui occupe de manière «permanente» cette zone.

La rue de la montagne semble fort peu habitée. *Je n'ai vu que deux boîtes aux lettres.* Ce sont essentiellement des commerces qui jonchent la rue. Les marcheurs font état des transformations qui se jouent pour l'instant rue de la Montagne, entre autres. Rue Neuve aussi, et sur d'autres rues commerçantes attenantes. Les commerces changent. Ils se paupérissent. On voit de plus en plus de petits commerces, des solderies des phones shop. On semble assister à une forme de Turn-Over. C'est un phénomène qui vient d'en haut et qui descend progressivement. La paupérisation se fait ressentir: les façades se dégradent, elles ne sont pas entretenues, les enseignes tiennent n'importe comment, il n'y a pas d'harmonie architecturale.

La discussion entre les marcheurs contextualise ce qui s'observe. On construit des centres commerciaux en périphérie (cité nord, cora, ...). Les rues du centre, elles, se meurent. Les commerces ferment tôt, le centre est peu habité. Une fois 18 H, ça se vide c'est mort. Ce n'est plus investi avec enthousiasme. *Le soir, ça devient un cordon ombilical qui craint. La nuit, ce n'est plus un lieu de vie. C'est mort, c'est vide, ça craint. C'est glauque, la nuit, il n'y a pas d'éclairage. On se sent comme dans un tunnel. Je vais éviter le soir.*

Une des questions posées: comment faire revenir habiter les gens dans le centre. Remarque: y a pas d'espace semi-commerçant, ça manque.

## **La place Charles II**

La place Charles II représente un lieu de rassemblement pour une partie de la population à Charleroi, en raison, notamment, des cafés et des terrasses qui l'entourent. C'est toujours là que ça s'anime lors des gros événements collectifs (les matchs de foot, par exemple). Les bancs, situés autour du jet d'eau qui, lui, est placé au centre de la place, sont occupés à longueur de temps par des hommes, principalement musulmans. *D'ailleurs, on a rebaptisé cette place, certains l'appelle place Hassan II.* On l'appelle comme ça depuis 3, 4 ans. Finalement, on remarque que c'est une population fort diversifiée qui occupe cette place et ses cafés, une population qui varie en fonction des heures et des jours. Une population composée de différents profils qui se partagent la place et ses cafés mais qui ne semblent pas se mélanger: un café (bastion syndicaliste), les jeunes qui squattent les bancs, des sdf (à certains moments) près de l'église, ... On remarque beaucoup de personnes seules, des hommes et des femmes. Au dire des marcheurs, c'est une population plutôt défavorisée, inactive ou au chômage qui reste posée là en journée. Il y a ceux aussi qui ne font que traverser la place, ceux qui la contournent. C'est le cas des travailleurs dont le lieu de travail se situe à proximité de la place, notamment les avocats et magistrats du palais de justice. Ils y passent de manière plus furtive pour rejoindre les lieux habituels où ils mangent sur le temps de midi. Pour eux, la place n'est qu'un lieu de passage.

Son côté monumental, l'hôtel de ville, l'église Saint Christophe, est souligné.

La place est jugée durement par certains des marcheurs. *C'est un grand espace sacrifié, qu'on ne peut pas vraiment s'approprier. Ça aurait pu être comme la grand place de Charleroi.* La place, transformée depuis

peu, ne plaît pas à tous. Elle est dévolue aux voitures. Peu de verdure et bancs inhospitaliers dans leur manière d'être disposés (face à la circulation). L'espace central est inoccupé si ce n'est par la fontaine qui n'est active que quelques mois sur toute l'année. La circulation génère beaucoup de bruit, trop de bruit. Pour un des marcheurs, ce bruit, c'est de l'animation. La place Charles II a toujours été animée. C'est normal. Il y a 40 ans, c'étaient les crieurs de journaux qui faisaient du bruit. Aujourd'hui, ces sont les voitures. *C'est une place m'as-tu-vu*, les jeunes font le tour de la place. La place fonctionne alors, à certaines heures, comme un carrousel d'exposition pour les jeunes.

Le dimanche, jour de marché, les voitures disparaissent pour laisser place aux piétons. Le public change: ce sont les périurbains qui viennent faire leurs courses. De l'avis des marcheurs, la place a quelque chose de triste ce jour-là, de morose. On ne vend que des babioles, rien d'utilitaire ou d'artisanal. Malgré que la place devienne piétonnière, le centre reste vide, il ne se voit jamais traversé. Les gens font le tour de la place, se suivent. *C'est comme si on nous indiquait le sens de la marche.*

Les échoppes et les étals sont installés en suivant le contour de la place, ils sont positionnés face à la rue. Au milieu de la place, c'est vide, la vue donne alors sur le dos des étals et des échoppes. Cette configuration de la place, le jour du marché, n'a rien de comparable avec la place du Manège où se tiennent des échoppes d'étoffes mais aussi de légumes, de fruits, d'alimentation de manière générale. La place du Manège, habituellement réservée aux voitures, devient un concentré d'échoppes, elle est alors coupée en diagonale et dans tous les sens par ceux et celles qui font leur marché.

### **Le «triangle»**

*On va se demander ce que l'on fait là. Faut pas demander son chemin, ici. S'il y a des endroits vivants à Charleroi, c'est dû à une population nocturne.* Une des marcheuses ne désire pas passer pas ce quartier. Il n'y a que des boui-boui. En tant que femme, ce sont des quartiers par lesquels on ne passe pas. Avant d'entamer la marche, au moment du tracé de l'itinéraire, la discussion suit son cours sur ce point. Ce réflexe est décortiqué. Si on évite ce quartier en tant que femme, c'est moins par peur d'un incident quelconque que par malaise. S'aventurer dans ce type de quartier, c'est pénétrer là où on ne nous attend pas en tant que femme. On n'y a pas sa place. C'est la propriété des filles et elles le font ressentir. On se sent intruse ou coupable de voyeurisme. Par ailleurs, c'est aussi une réalité dure dont on ne souhaite pas nécessairement être témoin.

Changement de contexte par rapport aux rues et avenues qui à Charleroi sont dépeuplées une fois que le soir est tombé. Ce n'est plus l'absence d'animation, le vide, la sensation de parcourir un endroit mort qui prime. Au contraire, c'est l'activité ambiante qui saute aux yeux. La clientèle tourne en voiture, parcourant les trois mêmes rues. C'est comme un carrousel, le sens est indiqué par le flux incessant des voitures qui se suivent: rue Desandrouin, rue de la Fonderie, rue du Moulin.

Du bouche à oreille, une réputation très forte est colportée sur ce quartier: c'est un quartier insécurisé, un quartier coupe-gorge. Les gens ne veulent pas y habiter.

Le moment de marche a permis d'entrer en dialogue avec deux jeunes en voiture. Ils ne sont pas là pour voir les prostituées disent-ils. Ils tournent, seulement. Une autre rencontre sur notre chemin, un jeune homme seul, nous expliquant que les voitures tournent, passent, observent, négocient, peut-être pour faire baisser les prix. *C'est une solderie, dit-il. On passe de 50 à 40, de 40 à 35. Ils discutent les prix»*

Progressivement, on découvre donc un lieu en pleine activité. Le groupe est exclu de ce qui se passe, des activités qui s'y mènent. On ne fait pas attention à nous. C'est un climat plutôt sécurisant. Il n'est pas encore très tard, nous sommes en groupe. Est-ce que ce serait fort différent plus tard dans la soirée, dans la nuit, seul?

Malgré le contexte de pauvreté, les problèmes connus liés à la consommation de drogue dans le quartier, le groupe est surpris de constater qu'il est possible de s'y promener. Il faut travailler sur l'image de ce quartier dit un marcheur. Comment déconstruire une réputation? On est, pour l'instant, dans une politique d'évacuation, d'élimination. Or, on peut travailler, vivre avec ce quartier tel qu'il est. Pourquoi vider un quartier de sa substance. D'autant plus qu'on remarque que moins il y a du monde, moins on se sent en

sécurité.

Se confronter à la réalité, aller dans ces quartiers, constitue sans doute un des premiers pas pour éviter de rester cantonné dans des croyances, de rester avec des stéréotypes.

À côté, la place Buisset. A 22 heures, les petits restaurants sont encore ouverts. Il y a de la lumière, du passage. La place est agréable.

### **La place Robert la frite**

La place jouxte le bassin sidérurgique et la voie de chemin de fer. Il y a un bruit permanent qui est produit par l'aciérie et le bruit, plus ponctuel, des trains. *Ce n'est pas un endroit que je fréquenterais.* Etat délabré des façades, fumée, pollution, poussière de cuivre, odeur de frites, ...

Heureusement que Robert la frite est là. C'est une institution à Charleroi. Grâce à sa présence, il y a toujours de l'animation.

## **CHARLEROI-MARCHIENNE-AU-PONT**

Le groupe est resté très instable au niveau de sa composition. Les marches se sont réalisées avec deux ou trois marcheurs. Une seule personne a assisté aux trois marches. Le principe de mixité a néanmoins pu être assuré pour chacune des marches. Cinq personnes en tout ont participé aux marches d'exploration à Marchienne. Deux d'entre elles travaillent à Marchienne en tant qu'éducateur de rue (n'habitent pas à Marchienne-au-Pont), une personne connaît Marchienne étant donné les contacts établis avec la maison des associations pour son activité professionnelle (travaille dans l'éducation à l'environnement), deux personnes font partie du groupe de femmes mis sur pied dans le cadre des activités proposées par les éducateurs de rue (l'une d'entre elles seulement habite à Marchienne au pont).

### **Marcher ensemble dans ce contexte**

Ce n'est pas du tout ordinaire de marcher à Marchienne, surtout en groupe. On est tout de suite repérable, on nous regarde, d'autant plus si l'un d'entre nous prend note. Un climat de suspicion. Le soir, une fois qu'il fait sombre, il y a très peu de monde dans la rue. C'est encore plus intrigant de voir un groupe marcher. Les personnes qui ne sont pas du coin, sont elles aussi très vite repérées. L'animateur-chercheur n'a pas le style du coin, on se demande ce qu'elle fait là, c'est une «étrangère». Une éducatrice de rue explique que lorsqu'elle a commencé à Marchienne-au-Pont, elle a pris l'habitude de s'habiller le plus sobrement possible. Il faut d'abord passer inaperçu pour se faire accepter.

### **Route de Mons (aux alentours de la rue Fesler)**

*Tout ça, ce sont généralement des maisons boîte aux lettres.* Paraît-il que Marchienne est connu pour ses adresses fictives. La discussion autour de questions liées aux logements est très présente. L'un des marcheurs fait constater 8 boîtes aux lettres pour une petite maison. *C'est pas possible, l'observation est toute faite, les gens n'habitent pas ici.* Les yeux des marcheurs se rivent fréquemment sur ces séries de boîtes aux lettres: soit, ces maisons ne sont pas habitées, soit elles sont surpeuplées. Dans tous les cas, les habitations se dégradent. Les maisons boîte aux lettres deviennent l'occasion d'engager la discussion sur des dynamiques d'un quartier qui, aux yeux des marcheurs, se transforme depuis quelques années. Les anciens commerces se vident de plus en plus, ils sont rachetés, les rez se transforment en nouveaux commerces et au-dessus, ce sont des logements. Il semblerait que les rues commerçantes se dévitalisent. *Les commerçants, leurs actions ne concernent pas le quartier, n'habitent pas là mais plutôt la banlieue verte de Charleroi.* Un des marcheurs regrette, par exemple, que les commerçants ne soient pas plus présents lors de certaines fêtes de quartiers. Quant aux boîtes aux lettres, souvent, elles représentent des *catégories fantômes*. Une marcheuse évoque brièvement l'exploitation de la misère, les prix exorbitants de ces boîtes aux lettres-logements



La manière de parler des commerces révèle certaines logiques sociales, notamment l'impact des relations intercommunautaires sur la manière dont les différents occupants se distribuent le secteur. *Et voilà un qui fait de la résistance*, dit une marcheuse en parlant d'un commerçant belge. Aujourd'hui, les différents commerces sont en général tenus par des Turcs: là, c'est un coiffeur turc, là, une sandwicherie turque, là-bas, une boulangerie turque. Eux, ils achètent tout de suite, rénovent le bien si c'est pour eux, et transforment en commerce. *Une grande surface a fermé récemment, c'est devenu un magasin de meubles turcs. Ils ont pris tout un coin de rue. Selon moi, on laisse faire des ghettos. Même si c'est mieux que des maisons abandonnées, c'est quand même un ghetto.*

*Plus haut, c'est une rue occupée pratiquement que par des gitans, à côté des magasins turcs. Apparemment, aujourd'hui, on voit moins les gitans que d'habitude. D'habitude, les gitanes, vous les voyez dans la rue. On les voit revenir du marché, elles vont d'une maison à l'autre, discutent sur le pas de la porte.*

*On a plein de nouveaux migrants ici, des candidats réfugiés d'origine algérienne, notamment. Ils ont investi Marchienne.*

La route de Mons est aussi caractérisée par la densité de sa fréquentation en journée. Il y a une circulation dense sur la route de Mons. C'est un nœud de circulation très important. Les voitures se garent en double, voire en triple file. L'abri bus sur la route de Mons sert de lieu de trafic. Ce sont des hordes de jeunes gens de trente ans (5-6 bonshommes). Les *business man*, ne sont pas du coin. Ils partent et ils reviennent. Les clients attendent dans leurs voitures. Cette activité coexiste avec celle des voyageurs qui attendent le bus ou qui vont rejoindre leur train, c'est un lieu de passage et de commerce important. *En tant qu'éducatrice, je n'ai pas peur; mais en tant que femme, lorsque je fais les magasins, je me demande ce qu'ils vont me demander, je passe toute petite.*

Les cafés et les tavernes sont aussi beaucoup discutés. Ce qui marque en premier c'est qu'ils sont pratiquement occupés que pas de hommes. Il reflète aussi des clivages communautaires. *Et entre les mêmes nationalités, il y a des scissions, des dissidences. Au niveau des turcs, il y a plusieurs communautés (kurdes, turcs, ...). Ils ne vont pas fréquenter certains cafés mais bien d'autres. Les «jumeaux» sont turcs également. Il y a un café raciste, un peu comme un «café Gaulois, Astérix, entouré de romains».* Les femmes arabes et turques, on ne les voit jamais au café, ça ne se fait pas. On ne les voit que lors des excursions. Là, elles peuvent.

Un fort contrôle social semble s'exercer sur la rue notamment depuis l'intérieur des cafés. Les hommes du café nous regardent. Le monde intérieur des cafés et le monde extérieur, celui de la rue, semble en contact permanent. *Regarde comme ils nous observent, ils se demandent ce qu'on fait là. Il y a une forte surveillance de la part des tenanciers des cafés mais aussi de la part des gens qui y vivent (en parlant du coin de la gare). Les allées et venues sont surveillées.*

Le groupe a peu parlé de la présence des femmes dans la rue. Pourtant elles y sont présentes; peut-être moins statiques que les hommes, sans doute moins visibles que les hommes. Ça dépend bien sûr très fort des quartiers et des heures, surtout. Paraît-il que certaines d'entre elles, des Maghrébines, essentiellement, parcourent des km par jour à pied. Elles vont partout, paraît-il. Dès qu'il commence à faire sombre, on les voit de moins en moins. Si on les voit, elles sont rarement seules, elles sont à deux ou accompagnées d'un homme.

## Des contrastes entre les quartiers

Les marcheurs mentionnent beaucoup les seuils, les frontières qui structurent Marchienne, proposant des contrastes entre des secteurs. Impossible de formuler de vision globale sur Marchienne-au-Pont. D'abord parce que c'est compliqué dans sa configuration. Il y a plein de cul-de-sac et des coins perdus, on n'imagine pas que tout ça c'est Marchienne-au-Pont

Ensuite, c'est un ensemble de contrastes, de divisions; un ensemble de villages, de quartiers. *Les étrangers à Marchienne, ce sont les étrangers par rapport à l'entité de Marchienne, mais également par rapport à chaque quartier, pris isolément, ce sont des identités de quartier*

Un peu plus haut le quartier est plus clair dit une marcheuse en comparant la rue de Mons avec le quartier de la Sambre, le quartier *des bateliers*; quartier situé le long du quai de la Sambre. Il est habité par les anciens bateliers. Ils se sont sédentarisés. On y voit entre autres, le centre de bateliers, la tour de stockage à grains qui est rénovée pour favoriser le tourisme fluvial. *C'est un quartier d'anciens bateliers. C'est l'initiative des bateliers de fleurir les bords de la Sambre. Toute cette population d'anciens bateliers, ils s'approprient un peu le quartier. Ils font la loi vis-à-vis des gens qui passent. Ils sont attentifs à ce qui se passe. Ils se sont fait un quartier bien propre; si quelque chose ne va pas, ils sont directement dessus.*

Ce qui me frappe c'est le noir et le beige dit une marcheuse. D'un côté, c'est propre de l'autre côté, ça manque de vie. C'est sale. *Pourquoi est-ce qu'ils ne mettent pas d'arbre le long de la route de Mons. Les gosses de là-bas viennent jouer ici. C'est pénible pour eux là-bas. On est en pleine nature ici, c'est une autre façon de voir Marchienne.* Calme, verdure, eau, chemin de halage.

En traversant la Sambre, on arrive à Marchienne Cartier qui porte le nom de nobles. Les administrations centrales (poste, police, registre national, ..... ) se trouvent du côté de Marchienne Cartier. C'est très différent, il y a le château et tout le quartier autour. C'est une autre population, plus traditionnelle, italienne, notamment. Les gens sont moins stressés quant tu es là. Pour les enfants, la sécurité est beaucoup plus assurée que sur route de Mons qui voit défiler des camions à longueur de journée. C'est plus propre, plus résidentiel, plus fleuri.

#### **SAINT-GILLES-QUARTIER DE LA GARE DU MIDI**

Le groupe est composé de 5 marcheurs: trois femmes et deux hommes. Deux marcheurs habitent à Saint-Gilles, à proximité de la gare du midi. Tous deux y habitent depuis plus de 10 ans. Les trois autres marcheurs travaillent en tant qu'éducateurs de rue à Saint-Gilles, mais n'y résident pas.

#### **Marcher dans ce contexte**

La première marche a les allures d'une flânerie. Le pas est lent et tranquille, le groupe se disperse facilement, des apartés se forment naturellement. Cadence de promenade, les regards flottent ci et là. Aucun espace ne semble être évité ni contourné. Les récits des marcheurs concernent très peu leurs pratiques quotidiennes des lieux. C'est essentiellement un discours sur les habitants des lieux, les communautés habitantes, leurs habitudes quotidiennes, qui ne les inclut pas dans l'observation.

Les deuxième et troisième marches concentrent l'attention sur l'instant et les ressentis liés à leur propre présence sur quelques lieux choisis au moment de tracer l'itinéraire.

Dans les moments informels, les discussions entre les marcheurs portent souvent sur les transformations du quartier midi. On circule dans un quartier en changement. Ce thème a traversé l'ensemble du processus d'exploration.

De manière très générale, l'accessibilité renvoie à la possibilité d'«habiter», d'«investir» un lieu.

#### **L'esplanade rue de France**

Visité un jour de semaine à 21H, c'est comme un lieu qui ne remplit aucune fonction, un lieu inutile. *Le soir, ce n'est plus qu'un lieu de travail qui a été quitté. Tu n'as plus les gens de la ville de tous les jours qui viennent se poser volontairement. C'est soit les voyageurs, soit les gens des bureaux qui quittent.* Il n'y a personne, l'espace n'est pas «habité», n'est pas approprié. Un non-lieu, en somme. Est-il même appropriable?

À cette heure-là, le seul espace qui vive, c'est le café qui accueille les chefs de gare et les contrôleurs. Les snacks à disposition des voyageurs, des navetteurs et des travailleurs sur le temps de midi, eux, sont fermés.

L'espace est tout en longueur, *coincé* entre deux bâtiments: la gare et des bâtiments de bureaux. Il y a comme un effet couloir qui peut donner le sentiment d'être perdu et qui, par ailleurs, indique que c'est d'abord un espace, de passage, de mouvement. Le bruit de la circulation qui règne sur les avenues situées de part et d'autre de l'esplanade accentue cette idée d'un espace de flux et de circulation. *La journée, les gens sont là pour passer.* Mais on ne vient jamais ici, c'est pour les voyageurs et les travailleurs. Ils passent vite, très vite. *Ça me fait penser à une vue que tu as souvent dans les clips. Les gens qui passent en accéléré sans arrêt (dans les deux sens). Et c'est tout. Ici il y a plus rien qui se passe.* Pourtant tout est là pour donner l'impression que c'est un espace public pour se poser. Mais les bancs sont métalliques, ont quelque chose d'inhospitalier, c'est froid. *Ces bancs m'énervent parce qu'ils sont fait pour qu'on ne s'assoie pas dessus.* Les lampadaires ne fonctionnent pas. Il y a peu d'habitations autour, ce sont des gros boulevards. On n'est plus dans la ville mais dans un lieu de transit qui se désemplit au fil des heures. *Je me demande dans deux heures comment ça sera parce que ça se calme de plus en plus*

Lors de la deuxième marche, les marcheurs découvrent un passage. Il devait être fermé la dernière fois. Il ouvre sur un quartier habité côté Anderlecht. Apparemment, il est neuf, il est en cours d'aménagement.

Au sein du groupe, un autre point de vue se dessine: *on se sent à l'abri ici, c'est un endroit où tu n'es pas arrêté tout de suite par un mur ou des voitures. Je trouve ça admirable cette place. Bon, je n'aime pas les boutiques de luxe, c'est un style de société. Mais c'est un endroit clean à Bruxelles, c'est le seul à côté d'une gare. Je suis un cosmopolite, je me sens ici comme dans une ville étrangère.* L'infrastructure des bâtiments, les façades transparentes ont quelque chose de familier pour ce marcheur, un air d'aéroport.

*Les façades sont transparentes, elles offrent une vue sur l'intérieur de la gare, ses petits commerces de luxe, d'un côté et sur l'intérieur des bureaux de l'autre côté. Ça donne des perspectives, ça permet de ne pas couper tout à fait le lieu du reste de la ville. Ça atténue l'effet couloir, tunnel. Côté bureau, c'est aussi un contact plus immédiat entre un espace public et un univers privé, celui des travailleurs. C'est le regard surplombant d'un monde sur un autre parfois ressenti comme oppressant: en journée, je crois que je me sentirais encore plus étouffée. J'aurais l'impression d'un espace public sous surveillance avec des vitres partout et avec un questionnement par rapport à l'aménagement de l'espace public. Avec le nombre de bancs qu'il y a tu te dis que tu devrais voir plein de gens or il y en a pas donc tu te poses quand même la question pourquoi...y a un problème quelque part. Il y a une volonté que tout le monde vienne pourtant ils ne viennent pas.*

L'architecture du lieu fait l'objet de controverse : appréciée, d'un côté, ces grandes vitres évoquent les années '50, dépréciée de l'autre, ce n'est que de la garniture.

*Ce n'est pas un espace investi, ce n'est pas non plus un espace délaissé. Y a des gens qui se posent quand il fait beau. Il y a le marché aussi. C'est ouvert, c'est un espace de circulation, ce qui permet d'y implanter un marché. Ça reste, de l'avis des marcheurs, un espace difficile à s'approprier.*

## **La place de l'Argonne**

*Ils ont enlevé les bancs. Ça n'a plus rien à voir avec la première fois lorsqu'on est venu, en juillet. On est plus dans le même cas de figure. Je trouve ça encore plus glauque sans les bancs. Ça dénature le lieu. S'ils ont enlevé les bancs, c'est probablement pour tenter de solutionner le problème d'occupation des lieux par les sans abris. T'as des gens qui dérangeaient alors on enlève les bancs. C'est vrai qu'ils étaient toujours appropriés par les mêmes personnes, la zone, c'étaient leurs coins à eux. Ça rend le lieu un petit peu plus accessible, plus propre, mais c'est comme si les bancs avaient été confisqués. Puis, y a plus de bancs, on ne sait plus s'installer. Les bancs cristallisent des jeux d'exclusion et d'appropriation. La place illustre des contrastes sociaux forts, des «mondes» qui se côtoient, qui coexistent mais qui ne se rencontrent pas. J'ai un ami qui travaille dans les bureaux de la snbc, il ne passe pas par ici, là non plus, les gens qui travaillent ici, ils n'aiment pas volontiers passer par ici, ils préfèrent remonter par la rue Jean Volders.*

La place pourrait presque passer inaperçue, pourtant elle est peu banale de par sa localisation, notamment. Lieu frontière, lieu de passage reliant deux quartiers qui n'ont rien en commun. Lieu de passage pour se rendre dans le bas de la ville: *dès que tu viens de la rue de Mérode, tu traverses la petite ceinture par ici pour aller rue des Tanneurs, par exemple*. Passage, mais passage dans un sens seulement. C'est aussi la fin d'un territoire. On sort du lieu, mais on n'y entre pas. Ceux qui viennent du bas de la ville vont s'arrêter ici parce qu'ils ne voient aucun intérêt à aller plus loin. C'est un lieu de sortie lorsqu'on vient de la rue de mérode qu'on cherche peut-être à atteindre. *Je trouve que cet espace est encore assez agréable parce que tu sors...effectivement les deux, trois rues que tu as là ne sont pas évidentes, je n'y passe pas avec plaisir*. Le rôle de passage est mis en question par un autre marcheur, la place est aussi contournée, évitée. C'est *désagréable* d'y passer. C'est devenu dur parce que ce sont les derniers moments de vie du quartier. *C'est aussi pour cela que c'est difficile de passer par ici. Tu sens les tensions, elles sont plus fortes. Tu assistes à des bagarres. C'est devenu dur, même s'il y a des cafés, des lumières*».

La place donne l'impression d'une zone complètement oubliée. Pour l'un des marcheurs, c'est comme une place destinée à être évacuée. En arrière-plan, les marcheurs discutent des projets de transformations qui jouxtent la place *«La rue de Mérode, un bocal d'urbanisation, ça me fait débloquer parfois*».

Le paysage qui environne la place est très hétéroclite. Selon la perspective, la place éveille des sentiments très différents. Elle est longée par un gros boulevard d'un côté, la petite ceinture. *Ce qui est glauque, c'est la largeur de la voirie que tu as là, la petite ceinture, c'est pour la bagnole*. À gauche, de la place, dos à la petite ceinture, un gros bâtiment de bureaux, massif qui a du mal à s'intégrer dans le paysage. De l'autre côté, *la petite rue là, rue de l'Argonne, elle est chouette avec ses restaurants, elle est encore vivante*. Faisant fi de ce qui l'entoure, la place est jugée agréable, assez paisible même, les arbres ont poussé, le kiosque au milieu, elle a du charme.

## **Rue de Norvège**

*C'est déjà un lieu où tu ne restes pas*. La rue de Norvège, derrière la gare du midi, côté Saint-Gilles, est appropriée par un chantier. Ils reconstruisent plus ou moins le même type de bâtiment que celui qui est juste à côté. Le bâtiment qui abrite les bureaux de la société swiss life. C'est impossible de se s'approprier ce lieu. *«Pour habiter là derrière, il faut s'accrocher*». L'état de délabrement des maisons est frappant, de la rue de manière générale. La rue semble progressivement perdre son existence, c'est un lieu qui disparaît. *«Y a même plus de plaque de rue*». Un élément de survie, un bel arbre au coin de la rue. *Ce qui...c'est cet arbre qui résiste et qui fait toujours figure de symbole pour parler du quartier, il vit toujours même si on construit des grands immeubles. En même temps, si tu regardes pas à gauche, sur le chantier, elle est pleine de charme cette rue. C'est le dernier village gaulois sans la potion*. Il est plus ou moins 22H, deux hommes sont installés dans une voiture, il fait sombre à l'intérieur, ils visualisent un film. C'est anachronique de les voir dans cette rue, ça fait sourire.

En journée, elle a déjà beaucoup moins de charme: dominée par le bruit du chantier (bruit de scie, de coups de marteau de masses, grue, gravier) et la lumière du jour dévoile la désolation des façades. Nostalgie et regret: *quand ils ont commencé les projets, j'ai toujours imaginé que ce serait le petit coin de verdure*.

Au lieu de cela les bureaux risquent de créer une nouvelle frontière, séparer une face avant, exposée (côté gare du midi) et une face arrière vouée à disparaître.

## **Le coin de la rue Th. Verhaegen et de l'avenue Fonsny : un salon de thé marocain**

Le seul endroit que l'on observe à distance est un salon de thé. *C'est le premier café à côté de chez moi et pourtant, je n'y vais jamais. Et c'est vrai que je n'ai jamais vu une femme à l'intérieur*. L'endroit est super clean, mais on n'a pas envie d'y aller. On ne se sentirait pas légitime, intrus. En même temps ce n'est pas du tout le genre de café que les marcheurs fréquenteraient. Ce qui intrigue, c'est cette apparente impossibilité d'entrer dans un espace ouvert au public. *C'est pas une question d'apparence matérielle, c'est le ressenti que tu as par rapport au lieu*. Est-ce de la sorte parce que l'espace semble réservé aux hommes? Est-ce de la sorte parce qu'on ne connaît personne? Pour l'un des marcheurs, ça n'a rien à voir avec les femmes, dit-il, j'ai cette même impression. Si j'y entrais, il se demanderait: *«qu'est-ce qu'il vient faire ici ce paye?»*. Est-ce parce que c'est un salon de thé marocain?

## SAINT-GILLES-ALENTOURS DE LA PLACE MORICHAR

Le groupe est composé de 4 marcheurs (deux femmes et deux hommes). Trois marcheurs habitent à Saint-Gilles, dans le secteur visité ou à proximité. Le quatrième marcheur travaille à Saint-Gilles, sur le secteur visité, dans le cadre de l'Antenne de quartier assurant des missions de services de proximité. Parmi les habitants, deux d'entre eux travaillent ou sont actifs dans le secteur associatif de Saint-Gilles.

### Marcher ensemble dans ce contexte

«Pour moi, tout Saint-Gilles a du sens, je la connais par cœur». Les marcheurs ressentent du plaisir à marcher dans les rues de Saint-Gilles. Du plaisir à saisir les ambiances, les contrastes entre ces ambiances. On traverse des quartiers très contrastés les uns par rapport aux autres: des quartiers plus résidentiels, une vie confinée à l'intérieur, des rues connaissant peu de passage, des quartiers animés, avec une vie intense à l'extérieur.

### **La place Morichar**

Difficile de parler de la place Morichar de façon univoque si ce n'est en référence à une réputation qui semble faire partie du passé. *Il y a trois ans, c'était craignos, surtout le soir.* Aujourd'hui, il y a beaucoup d'échanges, beaucoup d'activités. C'est un espace polyvalent: on y roule à vélo, on y joue au volley, y a des tournois de pétanque, un terrain de basket, avec une craie, on trace les cases de la marelle. Dès qu'il fait beau, la place se subdivise en une quantité de sous-territoires occupés différemment, généralement, selon des logiques communautaires. Le terrain de basket, dans le bas de la place, est investi par des ados, des Cubains et des blacks. A droite du terrain, des enfants plus jeunes jouent au foot. *Le bas est très masculin, des garçons uniquement.* Les latinos occupent l'espace central de la place, côté rue d'Espagne, les hommes jouent au volley avec un filet qui leur appartient. Les femmes, elles, ont apporté leur frigo-box, surveillent la nourriture et les enfants, quelques mètres plus loin, sur la pelouse. C'est un espace féminin. A côté, c'est le terrain de pétanque: le dimanche, les mamans italiennes viennent voir jouer les hommes. Passé la colonnade, le terrain de balle pelotte. A droite, ce sont les nouveaux saint-gillois. A gauche, un espace de sport où le roller, le vélo ou la marelle se croisent sans problème. C'est un coin plus mixte que le centre et le bas de la place. La place Morichar est agréable, certes. Mais il est compliqué de s'approprier le lieu si on n'appartient pas à ces univers communautaires. Seul, on s'y sent moins à l'aise. On hésite à s'asseoir sur la pelouse à cause des crottes de chien. *Agréable, oui, mais j'y passe pas la nuit, tu vois de loin et tu es vu de loin.* Y a toujours un groupe qui est installé au coin, le soir. On tente d'évaluer le danger que le groupe peut représenter. Cliché ? C'est vrai que c'est une place sensible. Les différents acteurs locaux, de terrain sont présents, vigilants. La colonnade qui coupe la place en deux, concentre des enjeux liés à la fréquentation de cette place. Elle servait de vestiaire, aujourd'hui elle fait davantage office d'urinoir. Elle casse la vue, cause des problèmes d'odeur, de visibilité, de sécurité. Mais elle est aussi un support d'expression, des tags et des inscriptions révélateurs de certaines réalités qui habitent la place.

### **Le square Bouvier**

L'ensemble est assez beau. Les arbres font de l'ombre en été, c'est calme, il y a des bancs sur lesquels on peut s'adosser. Le périmètre grillagé réduit terriblement la surface disponible. De même que la statue située au centre du square occupant la zone de liberté la plus importante. Comme la place Loix, c'est un espace qui a une vocation esthétique mais pas pratique. C'est un peu comme un espace public aux allures de jardin privé: on sait difficilement s'approprier un tel espace à ce point limité dans le type d'utilisation qu'il permet. Deux chemins divisent le square en suivant ses diagonales. D'un point du vue, ils offrent un raccourci. De l'autre, ils démembrent un espace déjà petit. L'occupation de square Bouvier dépend fort des heures, du temps qu'il fait, s'il pleut, s'il fait beau: les différents occupants du lieu ne se croisent pas nécessairement. Certains s'y installent sur le temps de midi pour y déjeuner. C'est un endroit où l'on peut s'asseoir, profiter du calme. Les étudiants de Saint-Luc y viennent, ils y fument leurs pétards. À certaines heures, c'est également un lieu qui sert à des activités de deal. Et en été, le soir, jusqu'à 23-24H, des Polonais s'y établissent, discutent et boivent la vodka.

## La porte de Hal

C'est un coin vert coincé entre deux boulevards. Espace frontière constituant une jonction entre deux côtés de la ville, la rue haute et la porte de Hal. *C'est un parc qui marche, les gens passent par ici.* Des cheminements nouveaux se constituent progressivement, au fil du temps lorsque les traces laissées pas des passages répétés se sédimentent. Un passage, mais pas uniquement. C'est un espace prisé, la densité y est importante. Un espace partagé par un public fort diversifié. Il faut dire que l'espace est rare dans les alentours. Un lieu investi par des familles, des groupes de jeunes. Des sans-abris qui s'y abritent. Le soir, les bancs sont *squattés, il s'y passe des choses que j'interprète à tort ou à raison comme des trafics.* C'était agréable de s'y promener durant la marche d'exploration. Une marcheuse décrit l'endroit en disant de lui qu'il a quelque chose de magique. Mais seul, en soirée, on se sent fragile. Une fois le soir tombé, le parc est plutôt évité, contourné par les marcheurs et les marcheuses. Le groupe qui squatte le banc représente-t-il un danger réel? Question sur laquelle il planera toujours de l'inconnu. Elle est soulevée au sein du groupe de marcheurs, par les hommes comme par les femmes.

## Le carré Monnaie

*L'espace le plus masculin de la commune porte un nom de femme:* la place Marie Janson communément appelée «carré monnaie». Peu de femmes investissent cet espace ou le traversent. *Passé minuit, tu ne vois plus de femmes passer par ici.*

Square important à Saint-Gilles, il mène vers un pôle d'attraction pour certains lié à la présence du marché, la chaussée de Waterloo, rue commerçante, les cafés et les restaurants situés à proximité, sur le parvis, notamment. La traversée de la place relie le haut de Saint-Gilles et le bas de Saint-Gilles, rapprochant la rue de la Victoire, au parvis de Saint-Gilles. Des bancs latéraux et le chemin au milieu *l'autoroute que les femmes empruntent.* Espace de passage, de liaison pour certains et de stationnement, d'arrêt pour d'autres. Flux et stationnement ne se rencontrent pas. Les passants ne s'arrêtent pas sur leurs chemins. Les «résidents» squattent, habitent les lieux, ne circulent pas. *Ce sont des hommes fragilisés.* Ce sont des hommes qui boivent et restent généralement là le soir. *«A 10 H du matin, ça va mais à partir d'une certaine heure, paumés, ivrognes».* Cet espace occupé semble structuré en fonction des substances consommées. Les groupes se partagent l'espace.

Plusieurs associations d'accueil et d'aide aux personnes toxicomanes sont situées non loin de la place Marie Janson (centre de désintoxication, de prévention, ...), ce qui peut expliquer en partie la présence de ce public en ces lieux. *Ils émigrent lorsqu'il fait beau.* C'est un espace masculin et marginalisé. Des hommes restent et boivent en général le soir. *Regardez le nombre de cannettes de bières vides par terre, vers minuit, on ne passe plus par cet endroit.* A partir d'une certaine heure: *des femmes, tu n'en verras pas.* Carré qui présente un fort contraste social. Espace ni féminin, ni mixte, ni familial. L'extrémité de la place du côté de la rue Jourdan est occupé par un terrain de foot. Il est situé sur le carré monnaie mais il n'est plus considéré comme faisant encore partie du carré Monnaie. Les deux sous-espaces coexistent sans que rien ne les connecte. Ceux qui usent du terrain n'exploitent pas le reste de la place. Le cheminement des passants suit une diagonale bien précise qui constitue une sorte de ligne séparatrice entre les deux zones «habitées».

## La barrière de Saint-Gilles (vue depuis le coin de la rue Th. Verhaegen et de l'avenue du Parc)

Carrefour que l'on évite, à pied, en voiture comme à vélo. La barrière de Saint-Gilles constitue un lieu de transfert vers plein de directions. Le groupe de marcheurs se place sur un de ces coins et observe l'activité frénétique qui s'y déploie. Les va-et-vient incessants des usagers qui passent par là. Impossible de rester complètement statique, il faut opérer les petits mouvements pour ne pas entraver la circulation piétonne, aider les passants à se frayer une voie. La densité n'est pas gérée du point de vue de l'aménagement. L'étroitesse du trottoir ne permet pas d'accueillir la foule engendrée par plusieurs centres d'activités qui s'entremêlent: trois arrêts de trams, du passage généré par la friterie située à proximité, des voitures en double file, une école, un snack, un café en face.

C'est difficile de dire ce qui se passe à la barrière concernant les logiques qui régissent les manières d'occuper les lieux, on y passe vite, c'est un passage toujours éphémère. Espace composé d'axes et de flux. Le plus souvent on évite, que cela soit en voiture, à pied ou à vélo.

### 3. Approche comparative axée sur la question du genre

Vu la variété de situations urbaines explorées, comparer l'«accessibilité ressentie/vécue» est dépourvu de sens si on n'identifie pas une prise plus spécifique pour le faire. Il importe de s'accrocher à une focale, une question commune susceptible de dégager des dynamiques convergentes dans des contextes géographiques divers. L'approche comparative avancée dans ce chapitre s'est axée sur la question du genre. Elle se base sur l'ensemble du matériau récolté durant les marches et tente de comparer des situations, des moments, des contextes faisant apparaître des rapports différenciés homme/femme à la ville. Elle propose une interprétation de «ce sur quoi se greffent les différences», ou, plus précisément, de «ce qui *fait signe* dans les situations pour marquer une différence de genre dans l'accessibilité ressentie des situations».

Comme l'indiquent les récits présentés ci-avant, les marches ont abordé cette question du genre de multiples manières, s'agissant tant des rapports qui se nouent entre hommes et femmes que des modes de partage des espaces et des voisinages. Ces récits montrent à quel point ce partage dépend des moments (la nuit, la journée, les rythmes ...), des groupes, et des contextes urbains considérés. De tels processus de différenciation ne sont pas toujours perçus et interprétés de la même manière pas plus que ne le sont les manières d'y réagir et de se sentir concerné par eux.

Ce chapitre présente plusieurs prises aux processus de différenciation des hommes et des femmes concernant l'accessibilité ressentie des situations urbaines. C'est-à-dire, à la fois ce qui permet de **repérer**, d'**observer** (à partir de quoi on peut en parler) cette accessibilité sexuée. Et ce qui permet de les comprendre, de les interpréter, de leur donner du sens. Lors des marches, ces processus de construction de la différence hommes/femmes ont été observés «à l'œuvre». Car, faut-il le rappeler, il s'agit, à travers les marches, d'observer des réalités urbaines situées, c'est-à-dire inscrites dans un contexte spatial et temporel à la fois récurrent, dynamique et changeant.

On distinguera les différences d'accessibilité ressentie / vécue liées à plusieurs facteurs:

#### ***La configuration matérielle***

La configuration matérielle des situations explorées place les occupants dans un certain type de position: des éléments physiques rendent les occupants visibles là où il conviendrait plutôt de pouvoir passer inaperçu. Ainsi, être observé, regardé de part et d'autre peut être - en fonction du moment et du point de vue duquel on se place - une condition pour favoriser l'accès à une situation ou, au contraire, une raison de l'éviter. L'exposition, tant sonore que visuelle, aux autres occupants dûe à la matérialité de l'espace peut différencier femmes et hommes dans leurs manières d'y accéder: voir et être vu doit être envisagé avec son corollaire: ne pas voir et ne pas être vu. Dans certains quartiers, l'exposition (sonore, visuelle) aux autres est clairement indiquée comme entravant l'accessibilité. Exemple: la salubrité des lieux, leur état (des pavés entre lesquels se cassent les talons, des trottoirs trop étroits et propices aux frôlements ou ne se prêtant pas aux poussettes, ...), la possibilité de s'y sentir «coincée» ... sont autant d'éléments matériels qui jouent sur les possibilités ressenties d'accéder ou non à l'espace et qui peuvent influencer de manière différente hommes et femmes.

#### ***La fonctionnalité / connotation fonctionnelle***

On occupe un espace, on s'y sent à sa place pour peu qu'on ait «une raison d'y être». Cette raison variera en fonction des temps, des moments. Ainsi, des femmes diront utiliser une rue commerçante en journée et n'avoir aucune raison d'y flâner le soir. Par ailleurs, plusieurs marches ont indiqué des endroits fonctionnellement connotés de façon féminine ou masculine. Certains lieux, à certaines heures et selon certains rythmes, sont investis quasi exclusivement par des hommes (des cafés, des terrasses, des bancs, les terrains de foot, de basket, .. ...) d'autres, uniquement par des femmes, parfois accompagnées d'enfants (certaines parties de parcs, d'aires de jeux, des espaces publics protégés, ...).

Au-delà de ça, certains endroits, à certains moments, sont marqués par une occupation professionnelle masculine (quartier des garagistes, des bateliers, quartier des dockers, ...) ou féminines (prostitution, ...).

Éviter ces lieux tient alors d'une question de légitimité qui ne serait accordée qu'à des occupants bien spécifiques et en lien avec leurs activités. C'est l'idée d'un espace, parfois momentanément «confisqué» par un groupe.

Le rapport privé / public continue de s'observer au sein de certains espaces, et diverses situations ont mis en exergue ce type de partition sexuée des espaces.

### ***Les occupants et leurs modes d'occupation***

Hommes et femmes peuvent être différenciés de par leurs usages, de par leur manière d'occuper l'espace. De même on peut les différencier selon *ce qui est attendu de* leurs manières d'être, de leurs usages, de leur durée de fréquentation et des rythmes. Une infinité de situations, de manière permanente ou tout à fait ponctuelle revêt un caractère sexué.

Certains espaces, à certains moments, sont caractérisés comme féminins (des pelouses, des bancs, ...), on n'y verra que des femmes et aucun homme ne prétendra pénétrer sans y être invité.

En termes de modes d'occupation, dans certaines situations, hommes et femmes se distinguent par le fait que les unes passent, vont d'un endroit à un autre, traversent pendant que les autres – les hommes, souvent – restent, stationnent. Le soir, lorsqu'il commence à faire plus sombre, les occupants et leurs modes d'occupation changent. Les présences peuvent être perçues comme une entrave à l'accessibilité, notamment s'il s'avère difficile d'interpréter les activités ou d'expliquer ces présences. Certaines situations soulignent encore l'impossibilité pour les unes ou les autres d'être «juste là», de flâner, de ne rien faire. Ce sont des contextes où l'on est toujours obligé d'exister par ses actes.

### ***Les interactions entre occupant(e)s***

Les rapports sociaux entre les sexes, les façons dont hommes et femmes entrent en contact (se regardent, s'ignorent, s'évitent, s'exposent à l'autre, ...), de même que les contacts que l'on a en général avec les autres occupants, jouent sur l'accessibilité ressentie des situations. Ces interactions peuvent être très spécifiques et dépendent des situations urbaines au cours desquelles elles se réalisent et de ceux qui y participent, de ceux qu'elles impliquent.

Les filles friment, les garçons draguent, les parades amoureuses. La mise en présence d'hommes et de femmes, l'exposition des femmes au regard d'hommes peut parfois s'avérer embarrassante. Les jeux d'intimidation, de défiance. L'échange des regards et la manière de le faire, l'insistance, l'unilatéralité. Il est certains contextes où il est impossible de ne pas être interpellé, sollicité ou de passer inaperçu ou de bénéficier de l'inattention propre aux interactions en milieu urbain (jeu sur l'anonymat). C'est par exemple le cas lors d'appropriation d'un espace par un groupe qui demande d'avoir déjà été introduit pour se sentir autorisé à le pénétrer. Ou tout juste être connu, s'être fait reconnaître à plusieurs reprises.

### ***Des éléments invisibles***

Éviter tel endroit peut se décider avant même de s'être trouvé dans la situation où il s'agit de préjuger de quelque chose sur les moments à venir. Les endroits où l'on ne va pas. Ceux que l'on s'interdit parce qu'ils ont une mauvaise réputation, ils sont appelés quartiers à problème, on dit qu'ils sont glauques le soir, ou qu'il n'est pas indiqué pour une femme de s'y rendre. Les automatismes liés à «ce qui se fait» ou «ce qui ne se fait pas» selon que l'on est un homme / une femme. L'ensemble de ces éléments étant à relier tant au tempérament d'une personne, qu'à son âge ou ses référents culturels. Des conduites peuvent être motivées davantage par des craintes face à une situation jugée peu sûre, que l'on préfère éviter, même s'il est difficile d'évaluer le danger qu'elle représente réellement.

### **Réagir à ces éléments de différenciation:**

Éviter de fréquenter, contourner ou au contraire, ne pas éviter mais moduler son attitude, son habillement, sa pratique pour accéder «malgré tout» à une situation qui ne se montre pas d'emblée ni praticable ni hospitalière sont autant de réactions possibles des personnes face aux situations; Aller de visu, vérifier ce que



prétend une réputation, l'image que véhicule une rumeur. Se faire identifier, reconnaître pour pacifier une situation (se saluer, par exemple).

La capacité de réagir à ces différenciations sera tant liée au statut de cette personne par rapport au lieu, à la situation, du fait qu'elle y tienne un rôle spécifique (éducateur de rue, par exemple, gardien, ...), du tempérament, bien entendu et de l'identité, de manière plus générale. L'équilibre homme/femme se voit parfois modifié, rééquilibré. La nature de ce rapport, instable, dépend des situations, des éléments de cette situation.

#### **4. Recommandations des chercheurs sur la méthode**

La démarche d'exploration urbaine est-elle à même de remplir les objectifs qu'elle se donne ? Oui, pour peu qu'on lui accorde le temps, la prudence et le sérieux nécessaire.

- Comme toute démarche participative, celle des marches d'exploration s'inscrit dans une temporalité longue. Mettre en place la démarche, rassembler les participants, mener les marches, en assurer le suivi, revoir les marcheurs, recomposer le récit collectif, réfléchir aux intervenants à contacter ... toutes ces étapes exigent du temps.

- La démarche d'exploration doit être appréhendée avec souplesse. Elle propose une trame qui requiert des ajustements: chaque situation lui impose des contraintes spécifiques, chacune demande de la part de ceux qui l'animent à la fois rigueur et flexibilité. Selon le contexte spatial et temporel dans lequel on la met en place, selon que l'on se trouve dans une situation qui vit une phase de transition (une cité sociale en transformation, un quartier en plein processus de gentrification,...), une période critique ou « dormante », la réalisation des marches ne se confronte pas aux mêmes difficultés. Il convient donc que l'animateur exprime clairement les objectifs poursuivis. Selon les cas, il peut être important de préciser d'emblée les stéréotypes et les problèmes récurrents dont on veut s'écarter, d'indiquer qu'on cherche à ouvrir certaines perspectives, à évoquer tant des problèmes que des ressources. On ne cherche pas à sonder des opinions ni relever des revendications: on cherche à produire, ensemble, une description incarnée et vécue d'espaces familiers.

- Il est important de tenir compte de la particularité du groupe de marcheurs, sa dynamique interne : faciliter la parole en fonction des participants, tenir compte des rapports différents à la parole de chacun et les impliquer tous dans le processus. L'animateur porte cette tâche sur ses épaules. De sa capacité à tenir son rôle, dépendra la qualité de l'information produite; l'animation des marches, bien que légère (il ne s'agit surtout pas de poser des questions sans cesse ou d'enchaîner les exercices et relances, les silences, les creux ont leur sens), doit être ciblée et subtile. Les commentaires formulés tout au long de la marche sont hétérogènes. Ils mêlent anecdotes, observations, jugements de valeur, évocations. Dans les discours s'entremêlent une variété de niveaux de réflexion, qu'il est parfois difficile de dissocier. Le preneur de notes et l'animateur, de concert, sont attentifs à les distinguer pour ne pas entrer dans des discours généralisant et stéréotypés. Il faudra, tout au long du processus, profiter des différences, des interprétations discordantes comme des ferments à la discussion.

- La démarche compte sur la participation des marcheurs: il faut qu'ils voient un sens à leur participation, qu'ils y voient un intérêt. Il faut que la démarche rencontre leurs souhaits sans quoi on ne pourra garder leur attention et ils ne reviendront pas. Garder le groupe de marcheurs «au complet» s'avère, pour diverses raisons, difficile. On ne compte plus les rendez-vous manqués ... Certains délaissent le groupe parce qu'ils ne sentent pas l'utilité de la démarche, d'autres parce qu'ils n'y trouvent pas leur place. Il faut parvenir à impliquer des personnes dont les motivations peuvent être diverses et éviter que l'un n'instrumentalise la démarche au détriment des autres. Il conviendra que l'animateur soit très clair dans l'exposé de la démarche et parvienne à rassembler les marcheurs autour d'une conscience partagée de l'objectif poursuivi par les marches.

- Le processus d'exploration repose sur la parole: l'expression orale induit des biais et impose des contraintes, des freins. Des réalités inexistantes auparavant émergent par le simple fait qu'elles sont prononcées. Il faut donc être prudent sur le poids à leur accorder. Trouver le vocabulaire qui permet de toucher avec précision un sentiment, un ressenti, n'a rien d'évident. Des idées complexes se frayent un chemin dans un fil logique, elles entrent parfois dans des sillons tout tracés, nourris par les médias, les discours ambiants. Nous le faisons toutes et tous au quotidien: reproduire des analyses sans toujours les interroger. Il revient à l'animateur de titiller les marcheurs sur les évidences toutes-faites qui s'offrent à eux.

Favoriser le retour à l'«observable», au ressenti qu'il suscite doit permettre de débusquer les automatismes dans lesquels certaines idées s'ancrent; les réputations, les rumeurs, les on-dit qui formatent notre vision des espaces. Quand les jugements de valeur apparaissent trop rapidement, il faut relancer la description et y revenir ensuite. Les préciser, les nuancer, les bousculer.

Une telle entreprise est délicate. Les marches collectives produisent, en peu de temps, beaucoup de données sur les situations explorées. La marche ouvre et ferme certaines perspectives, elle éclaire certains aspects pendant qu'elle en invisibilise d'autres. Le corpus de données qui en ressort est riche, complexe et partiel. Il propose une tranche d'une réalité complexe et mouvante, appréhendée dans l'instant et à plusieurs.

## CONCLUSIONS & OUVERTURES

Cette recherche, entamée il y a tout juste un an, visait l'élaboration d'un outil méthodologique d'investigation de la ville à destination d'acteurs politiques locaux. Pour reprendre les termes de la commande, il s'agissait de construire un outil susceptible de *dresser une évaluation critique de l'environnement urbain au niveau local afin de corriger, modifier, améliorer celui-ci pour que les habitants puissent s'approprier la ville sans heurts. (...)*. L'outil, à même d'intégrer les dimensions *de sécurité, de mobilité, de convivialité et d'adaptation des aménagements urbains* devait tenter de saisir la manière dont les citoyens perçoivent, se représentent et utilisent les espaces urbains. Bref, comprendre comment ils les vivent en mettant en évidence deux dimensions: le genre et la temporalité. Ceci afin de nourrir la prise de décision politique.

Ce rapport de recherche se compose de deux produits distincts: un texte qui présente les fondements théoriques de l'outil et relate les expériences pilotes menées au cours de l'année 2006 d'une part et un cahier méthodologique intitulé « *La ville au fil des pas – les marches d'exploration urbaine* » qui guide la mise en place et le déroulement de la démarche d'exploration d'autre part.

La démarche d'exploration est le fruit d'un processus de recherche qui, depuis son commencement jusqu'à son terme, a suivi une logique inductive c'est-à-dire, partant de l'expérimentation pour aboutir à la théorie et à la formalisation de l'outil. Un cheminement qui n'est pas fait de lignes droites mais de courbes, de trouées, de chemins de traverse. Un cheminement complexe et dynamique, à l'image de la ville que l'outil des marches d'exploration veut décrire.

Pour en retracer brièvement le fil, évoquons les entretiens itinérants menés en début de recherche avec des éclaireurs -ceux-ci visaient, rappelons-le- à saisir les types de discours élaborés sur l'espace «en situation» et depuis le point de vue d'une personne en particulier, puis la progressive mise en place de toute la procédure de marches collectives, dans 12 sites différents.

Six villes et communes belges (Anvers, Gand, Charleroi, Mons, Molenbeek-Saint-Jean et Saint-Gilles) ont servi de cadre d'expérience à ces marches expérimentales. En cheminant avec ces marcheurs, en répondant aux questions théoriques et méthodologiques au fur et à mesure qu'elle se posaient, l'outil, petit à petit, a pris forme.

### **La démarche d'exploration:**

#### **pour une approche sensible de l'accessibilité des situations urbaines**

La démarche d'exploration s'inspire de méthodes existantes et en propose une interprétation originale. Ancrée dans le vécu et l'expérience des citoyens, elle veut saisir les relations quotidiennes à l'environnement dans toute leur complexité et dans leur dynamisme. Pas à pas, le groupe de marcheurs élabore une description incarnée et collective des situations explorées. Il les analyse en ayant dans la ligne de mire une question générale, qui intéresse les citoyens en même temps qu'elle concerne le projet politique pour la ville : celle de l'accessibilité.

La notion d'accessibilité est à prendre au sens large; elle renvoie tout autant à la praticabilité des situations urbaines (accès matériel, physique) qu'à leur hospitalité (accès social). Dans un mouvement progressif, les marcheurs passent de l'observation à l'analyse des situations urbaines qu'ils explorent et évaluent l'accessibilité depuis leur point de vue. Plus spécifiquement, ils sont encouragés à mettre l'accent, lorsque cela a un sens pour eux, sur les différences entre hommes et femmes s'agissant de prendre/trouver sa place dans l'espace. S'intéressant aux modalités sexuées du rapport à la ville et aux rapports de genre qui s'y observent, l'outil cherche à dessiner les contours des circonstances, des événements qui différencient

l'accessibilité de la ville à l'égard des hommes et des femmes dans des situations explorées. Autrement dit, à situer les questions de genre.

Lors des marches d'exploration, les marcheurs sont amenés à fixer leur attention sur la diversité des composantes urbaines susceptibles d'influer sur leur propre rapport au lieu, sur la manière qu'ils ont d'éprouver l'instant ou sur leur façon de s'y sentir plus ou moins à leur place. Sont ainsi repérés et progressivement définis des ressources, des ferments ou des obstacles permettant – ou, au contraire, empêchant – que ces espaces soient vécus comme accessibles. Ces «composantes urbaines» vers lesquelles les marcheurs sont invités à porter leur regard sont de nature extrêmement variée: le mobilier urbain, la structure physique de l'espace, les bâtiments, l'état de salubrité, les aspects sensoriels, sonores et olfactifs, le profil des occupants, leurs modes d'occupation, le type de contrôle social qui semble s'exercer, les interactions qui se jouent, .....

La multiplicité de ces indicateurs d'accessibilité rejoint une double préoccupation théorique. D'une part, il s'agit d'aborder les espaces dans leur complexité en les considérant comme des réseaux excessivement denses d'«objets» de toutes sortes, qui peuvent apparaître ou disparaître, et qui interagissent constamment. D'autre part, l'accessibilité se conçoit à partir du vécu, et doit donc se ressentir avant de pouvoir être déclarée. Cette notion doit être approchée de manière compréhensive, c'est-à-dire en accordant toute l'attention à ce que les gens perçoivent et ce qu'ils en disent.

### **La démarche d'exploration urbaine, outil d'aide à la décision**

Les acteurs politiques ont besoin de la participation des usagers pour comprendre la diversité des signes qui agissent sur l'accessibilité vécue des situations urbaines. Pour se défaire d'une conception théorique et entrer dans la complexité du vécu.

Au fil des marches se dégagent des pistes de réflexion concernant des questions d'accessibilité identifiées par le groupe de marcheurs. Ces pistes doivent nourrir la réflexion des acteurs amenés à intervenir à l'échelle locale et, éventuellement, fournir des réponses concrètes. Toutefois, les marches ne débouchent sur aucune «recette» d'intervention. Elles mettent en évidence la complexité des agencements locaux de pratiques, de gens, d'espaces et de temps. Elles se clôturent par l'élaboration d'un récit descriptif qui conseille et avertit les acteurs locaux plus qu'elle ne donne de solution directement applicable.

En décrivant de manière précise les situations, ces récits permettent d'identifier avec une certaine précision les protagonistes d'une situation, leurs éventuelles interactions, la manière dont ces situations sont perçues et ressenties, les éléments qui l'influencent.

Outil de description et d'expression, les marches alimentent une prise de décision capable de s'ancrer dans un contexte. Il s'agit bien, en déstandardisant les interventions sur l'espace, d'en améliorer la pertinence. La démarche ne s'élabore pas à partir de problématiques existantes. Elle démarre à partir de la question très vaste de l'accessibilité pour se préciser au fil des marches, en fonction des marcheurs qui composent le groupe, des lieux qui sont visités et des moments particuliers de leurs visites. C'est de ce contexte qu'émergent problématiques et enjeux.

S'il est nécessaire d'observer la réalité urbaine pour pouvoir en parler, la réalité n'est pas contenue toute entière dans ces observations. Les pistes de recommandation doivent être constamment replacées dans leur contexte de production. La nature inachevée et incomplète des observations est considérée non pas comme une carence, mais comme inhérente à la complexité de la ville. Ce caractère toujours inachevé et incomplet des descriptions de la ville s'accompagne d'un corollaire en termes d'interventions politiques sur la ville: celles-ci doivent trouver la capacité de se déstandardiser pour s'adapter à des réalités momentanées et diversifiées.

Toujours inachevée, la connaissance du monde social conserve toujours ses trous, ses incompréhensions, ses malentendus. L'énigme du monde social n'est jamais complètement levée, elle échappe toujours en partie aux constructions théoriques qu'on veut lui appliquer. Il n'y a pas, en ce qui concerne le social, de «recette infaillible», d'astuce. Il faut toujours continuer à l'observer, le décrire, l'étudier.

Il convient donc de conclure ce rapport par une amorce. Le cahier présenté ci-après n'en est qu'à ses premiers pas. Comme tout premier pas, ceux-ci sont encore hésitants, mais prometteurs: l'enthousiasme exprimé par les marcheurs et marcheuses, les sollicitations d'acteurs informés de la démarche, en demande de ce type d'outils, sont encourageants.

---

[1] (Extraits du cahier spécial des charges de la recherche. Service Public de Programmation Intégration Sociale, Lutte contre la Pauvreté et Economie Sociale– 2005/04)

[2] MOSER, G.; K. WEISS (2003)*Espaces de vie – aspects de la relation homme – environnement* coll. Sociétales, Armand Colin, Paris.

[3] I. JOSEPH (1993) *La rue et la conversation*», Annales de la Recherche Urbaine n°57 – 58, juin, numéro sur les Espaces Publics en Ville.

[4] A. BORZEIX, D. COLLARD, N. RAULET-CROSET, C. LAMIREAU (2005) *Action publique et ordre social à l'épreuve des incivilités Des dispositifs et des hommes* – Rapport de recherche dans le cadre de l'école Polytechnique – Centre de Recherche en gestion - CNRS.

[5] I. JOSEPH (1998), *la ville sans qualité*, éd. De l'Aube, la tour d'Aigues.

[6] J. COUTRAS (1996) *Crise urbaine et espaces sexués*, Armand Colin, Paris.

[7] J. COUTRAS (1996) *Crise urbaine et espaces sexués*, Armand Colin, Paris.

[8] Extraits du cahier spécial des charges de la recherche. Service public de programmation Intégration Sociale, Lutte contre la Pauvreté et Economie Sociale– 2005/04

[9] DELIGNY, F. (1980) *Les enfants et le silence*, Galilée, Sifrali, Paris.

[10] I. JOSEPH (1998) *La ville sans qualité*, éd. De l'Aube, la tour d'Aigues.

[11] Ibid., p.35

[12] MONDADA L., *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, éd. Economica, Paris, p.15

[13] Solnit, R. (2000), *Wanderlust. A History of Walking.*, p. 176